

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

CRÉATIONS LITTÉRAIRES

ROLAND GIGUÈRE.....*Saisons Polaires*

JEAN-JULES RICHARD*Sculpture*

CLAUDE HAEFFELY.....*Le beau monde*

ANDRÉE MAILLET.....*La vue*

ÉTUDES ET CHRONIQUES

Les deux tentatives de la métaphysique par Hyacinthe-Marie Robillard, o.p. — *Note sur Gauguin* par Claude Mathieu. — *Peggy's Cove* par Alma de Chantal. — *De Sylvain Garneau* par Andrée Maillet. — *Conscience du théâtre* par Lucien Collin. — *Un moraliste contemporain : Jacques Chardonne* par Louis-Philippe Robidoux, de la Société Royale. — *Souvenirs* par Henriette Tassé. — *Bernard Laberge, imprésario* par Dominique Laberge. — *Trois anciens conférenciers de l'Alliance française* par E. Fabre-Surveyer de la Société Royale. — *Alain Grandbois et les jeunes poètes*, une enquête de Jean-Guy Pilon et de Gaston Miron. — *Réponse à une réponse*.

Poèmes de Paul Andrinet, Yves Trudeau, Gaston Miron
et Jacques Baron-Rousseau.



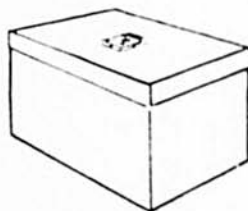
*Chaque jour il y a
du nouveau chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTREAL

La Banque Canadienne Nationale

*est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement*

Actif, plus de \$150,000,000
561 bureaux au Canada



De chez Birks

Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

Sun Life du Canada

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Bureau : 28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XII — No 6

— DÉCEMBRE 1954

SOMMAIRE

<i>Fileuse</i>	Paul Andrinet	402
<i>Saisons polaires</i>	Roland Giguère	403
<i>Sculpture</i>	Jean-Jules Richard	406
<i>Le beau monde</i>	Claude Haefely	409
<i>La vue</i>	Andrée Maillet	411
<i>Les deux tentatives de la métaphysique</i>	Hyacinthe-M. Robillard, o.p.	419
<i>Note sur Gauguin</i>	Claude Mathieu	426
<i>Peggy's Cove</i>	Alma de Chantal	428
<i>De Sylvain Garneau</i>	Andrée Maillet	430
<i>Conscience du théâtre</i>	Lucien Collin	436
<i>Un moraliste contemporain : Jacques Chardonne</i>	L.-P. Robidoux	440
<i>Souvenirs (suite)</i>	Henriette Tassé	448
<i>Bernard Laberge, imprésario</i>	Dominique Laberge	457
<i>Trois anciens conférenciers de l'Alliance française</i>	E. Fabre-Surveyer	469
<i>Alain Grandbois et les jeunes poètes</i> Une enquête de Jean-Guy Pilon et de Gaston Miron		473
<i>Réponse à une réponse</i>	Andrée Maillet	477
<i>Table Analytique du volume XII</i>		479

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous, et n'est pas responsable des manuscrits.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

FILEUSE

*Pendant que la nuit tissait
Son ombre future,
Le jour usait son habit
Sur les rues de nos villes.*

*Tôt le matin,
Il s'est saoulé de rosée
Couleur de son cœur.
Il s'en fut
Par les rues de la ville
Chantant la jeunesse
A plein gosier.*

*A la pénombre,
On l'a retrouvé
Dans la forêt,
Gisant,
Dans son habit troué,
Au pied d'un arbre.*

*La nuit tissait toujours
Son ombre future.*

PAUL ANDRINET

SAISONS POLAIRES

Nulle flamme. Nulle chaleur.

C'était la vie froide, le cœur enserré dans un anneau de glace.

Le soleil avait rentré ses rayons et définitivement quitté les hommes qui l'insultaient depuis tant de temps. Ils lui avaient craché à la face, en plein jour ; ils avaient violé l'amour comme une putain, en pleine rue ; ils avaient traîné la liberté dans la boue et les fils barbelés. Les plus nobles raisons de vivre déchiquetées sous nos fenêtres et jetées aux quatre vents.

L'automne, nous regardions tomber les feuilles mortes et, mentalement, les comptons parmi les vertes pour ne pas oublier la couleur de notre espoir. Au plus profond de nous-mêmes, secrètement et timidement, ondulait encore l'idée de la dignité de l'homme.

Mais le centre de la terre allait toujours en se refroidissant...

Nulle flamme. Nulle chaleur.

C'était la vie froide, le cœur enserré dans un anneau de glace.

Les yeux transpercés par les aiguilles du froid se vidaient. De tisons que nous étions nous devînmes glaçons, et tout s'immobilisait dans une terrible transparence.

Le blanc régnait, le blanc froid. Un blanc qui cachait plus d'une plaie suppurante, de sang noir et épais. Mais en surface, à l'œil, c'était blanc...

Et se figeait l'orbite, se figeait le battement des cils, se figeait le battement de l'aile dans un ciel cristallisé rouge et bas tandis que l'autre battement, celui du cœur, persistait toujours mais nous parvenait ouaté, voilé comme s'il était très loin, comme s'il s'éloignait de plus en plus de la poitrine.

Ceux qui croyaient encore à quelque chose, à quoi que ce fut, restaient hagards. Ceux-là étaient perdus comme des enfants dans une gare. Ils déliraient, à la dérive.

Nulle flamme. Nulle chaleur.

C'était la vie froide, le cœur enserré dans un anneau de glace.

Après la mort nous n'allions pas pourrir mais il eut mieux valu pourrir — laisser des quelettes bien lavés, des restes propres, sans tache ni de chair ni de sang, des os blanchis et comme neufs tels les carcasses de chevaux que l'on trouve dans le sable des déserts avec des crânes beaux comme des sculptures.

Non, nous n'allions pas pourrir mais il eut mieux valu pourrir car ce qui nous attendait était pire encore : nous allions être momifiés à l'heure la plus sale, la plus horripilante de notre vie et l'image de notre souffrance conservée telle quelle durant des siècles et des siècles, reflétée et magnifiée dans le ciel en d'humiliantes aurores boréales.

Il fallait à tout prix laisser d'autres traces de nous-mêmes que celles-là, ou n'en laisser aucune. Aucune.

Et nous étions là, pris dans les glaces, à espérer un été torride.

Nulle flamme. Nulle chaleur.

C'était la vie froide, le cœur enserré dans un anneau de glace.

Et pourtant, une seule nuit d'amour universelle pourrait tout sauver. Une seule nuit blanche d'amour et la terre est plus légère ; la mer se retire dans son lit et avec elle les hardes dont nous sommes couverts. Tout est lavé. L'homme peut dormir dans des draps blancs sans craindre que son sommeil soit assassiné.

Mais à l'heure où je vous parle, on voyait dans le regard même de l'homme une nostalgie de l'homme et c'est dans les yeux des animaux que l'on retrouvait cette douceur qui vous fait vous arracher du sol et planer dans l'air limpide, en proie à l'extase du rêve vécu en chair et en os. La fleur aussi, malgré tout, gardait ses pétales et, après leur migration les hirondelles nous revenaient comme s'il y eut toujours un printemps.

Silencieusement, nous cherchions un nouvel horizon où prendre pied pour re-vivre, pour tout recommencer, tout ré-inventer à partir de nous-mêmes.

ROLAND GIGUÈRE

SCULPTURE

« La sculpture est faite pour être vue avec les yeux des mains », disait souvent André Pouliot. Ses exhibits devaient alors se trouver sur des comptoirs dont le panneau formait un appui facile et normal pour le coude. Sous sa directive, car on n'aurait pas pensé à tant de dilettantisme, on pouvait goûter profondément toutes les joies de son art triplement communicatif. Cette fois, il présentait des motifs dont la ligne fuyante évoquait soit l'élégance d'un voilier, soit la courbe infiniment plus esthétique d'une forme humaine.

La beauté de la forme humaine le hantait. C'est pourquoi il répétait à tous : « Je suis dégoûté de mon physique ! » Sans doute était-ce en lui le sens de la plastique qui lui donnait cette préoccupation. Comme sculpteur, il ne se sentait pas le courage de se prendre pour modèle. Pourtant un vague sourire empreint de fiel et de miel errait sur ses lèvres à l'énoncé de telles paroles. Le miel, en prenant connaissance de notre doute à l'égard de la déclaration. Le fiel, pour la même raison. Il est vrai qu'il était trapu, robuste et de taille moyenne. Sa corpulence lui donnait plus l'allure d'un costaud que de l'homme raffiné, malgré ses efforts de se tirer à quatre épingles pour plaire aux femmes. Il se serait sans doute voulu fragile parce que l'art est une quintessence en verre si délicat que le moindre souffle peut le fêler. Ou encore que la manifestation du beau traîne avec elle la même menace que celle du flanc d'une montagne que le moindre soupir peut faire déferler en avalanche.

Les blonds cheveux bouclés coiffaient un teint respirant la fraîcheur et la santé. Le nez busqué, hérité de quelque ancêtre mérovingien et où saillait légèrement le cartilage, aurait pu nous faire croire qu'il s'adonnait au pugilat, ce qui était faux puisque le rêve et la douceur habitaient en lui. Les narines frémissaient dans le vent doucement coulé sur le galbe des objets drapés de splendeur et imaginés dans son esprit. L'imagination n'était plus nébuleuse comme toutes les rêveries puisque nous avions devant nous, à portée de la main, le résultat d'une pensée magique incarnée dans la matière.

Ensuite on regardait les lèvres, désabusées peut-être, dont les commissures tombaient vers l'attitude nostalgique qu'il se plaisait à entretenir en lui, même devant le succès. Des lèvres semant des mots persuasifs et des idées plus précises encore. Si on semblait ne pas croire que la sculpture est faite pour être vue avec les yeux des mains, il n'y avait qu'à se rendre compte par soi-même. On approchait la main vers l'objet d'art. On regardait les lèvres d'André pour saisir un autre mot d'encouragement, car l'expérience nous gonflait d'émotion. Sous son exhortation, on se décidait à commettre le geste tant attendu et qui apporterait la preuve de ce qui était avancé. Enfin, la récompense était là, palpable et si réelle qu'en mesurant l'intensité de notre réaction, ses lèvres perdaient toute leur amertume.

Le scintillement des yeux lançait des éclairs à travers ce qu'on pourrait appeler la sculpture des traits. Pourquoi parler ainsi de ces yeux couleurs d'amande et brillants comme d'autres pierres précieuses après avoir décrit les autres aspects du masque ? Parce que les lueurs des yeux se fixaient au menton fléchissant à force de supporter le poids de cette masse statuaire. L'enluminure du faciès ne pouvait pas se désassimiler de l'ensemble qui plongeait dans les épaules.

Les épaules semblaient facilement lorsqu'il s'appuyait les coudes en se les rentrant dans le refuge de la poitrine et c'est alors qu'apparaissaient les mains. Des mains aux gestes méticuleux. Aussi propres à mouler la glaise, à ronger dans la chair d'un bloc d'érable qu'à laisser couler la fusion des poèmes. Des mains qui avaient des yeux dans la paume, des antennes au bout des doigts, de la force dans le comportement et de l'éther dans l'attitude. Mains inquiètes de leur destinée à tailler le pittoresque à grands efforts. Mains suintant l'anxiété de la création, humides de la tâche ingrate de satisfaire toutes les exigences, parfois sertissant une perle tombée du front dans l'ardeur du travail. Des mains inquiétantes. Des mains doutant de leur droit d'exister parce que l'existence en implique d'autres et qu'il n'est pas toujours facile d'en faire germer.

surtout si le nouvel objet ne doit être qu'une maquette des choses animées. Mains inquiétantes et révoltées qui refuseront d'agir si l'impuissance à plaire les paralyse. Mains inquiétantes avec leurs yeux invisibles et leur sourire qui tremblote entre les doigts pour se réfugier dans la manche, cette chambre noire des révoltes, ce four des inspirations dormantes.

Dans les derniers temps, il ne créait plus. Les mains étaient devenues aveugles, les doigts sourds jusqu'aux coudes, du moins aveugles et sourds à sa légende de l'inspiration. Et une nuit, un dernier enthousiasme s'est emparé de lui contre son gré. Un fatal ornementiste lui a figé l'éclat des yeux, l'abondance des lèvres et lui a appliqué sur l'ensemble des traits une couche d'albâtre. Les mains n'ont pas essayé de dégager la figure de ce déguisement de carnaval. Les cheveux blonds se sont un peu éméchés avec les dernières sueurs, le nez a palpité en vain. Les mains sont devenues inquiètes et ensuite inquiétantes.

La sculpture était terminée.

JEAN-JULES RICHARD

FANTASIE

Patinant
Sur la surface enneigée
De tes yeux,
J'écris le mot « ciel »
En tournant sur moi-même.
Le vent du retour
Balaye tout
Et tes yeux redeviennent
Une surface enneigée.

PAUL ANDRINET.

à Gaston Miron.

LE BEAU MONDE

*Une tache d'ombre parcourt mon sang.
Tant de nuits égorgées
dans la victoire des routes,
dans l'ornière des bois
la roue du plaisir grince.*

*Les fêtes aux portes de la ville
comme un cirque de gloire dans mes jambes ;
une tache d'ombre apportée par le vent
Se pose sur une branche
sur la femme dont le visage
respire les pins des espaces et du temps
que la pluie ne peut atteindre.*

*Mon pays d'ombres
où la feuille ne pourrit plus
où la voix cueillit comme un fruit
dans la calme chaleur des mots
se gorge de toutes les attentes de l'amour.
Ma vie plantée de fines parcelles d'espoir
éclatées dans mes existences
que le sang privé d'écho supporte,
démantelées,
pour ce règne d'images et d'animaux malades
de barques perdues corps et biens,
de souvenirs enfin dévorés.*

*Je suis certain de vaincre
à force de tourner sur la piste de mes prisons
Sous les nuages ou dans la rue,
toujours je chercherai
ces images, les partages et les colères du sang.*

Claude Haeffely

NOTE SUR LA VIE REÇULÉE

par

ROLAND GIGUÈRE

Le poète s'acharne à maintenir présente à ses côtés la vie qui lui est sans cesse reculée.

On écrit, comme on voyage, pour se trouver, prouver ses raisons de vivre et d'espérer dans un monde par trop souvent saumâtre. Le miroir de la poésie reste peut-être le seul où l'homme puisse voir une image qui soit véritablement la sienne et c'est là justement ce que plusieurs craignent et fuient, la rencontre avec soi-même s'avérant parfois assez pénible.

Claude Haeflery est un de ces poètes qui savent la force des mots subitement libérés de leur gangue quotidienne. C'est du choc des mots que naissent ses poèmes avec des résonnances intérieures profondes pour ceux dont la sensibilité est en éveil, en état de recevoir. Les poèmes de « La Vie Reculée » de Claude Haeflery témoignent d'une sensibilité à fleur de peau. On y retrouve, tout au long du recueil, l'ombre de la ville, cet inextricable labyrinthe où le poète tient l'équilibre entre l'état de veille et le rêve et où, alternativement, le poète se perd et se retrouve, s'y perd volontairement pour mieux se retrouver, seul parmi la foule, la pire des solitudes.

« La poésie n'a plus cours sur terre », nous dit Haeflery mais nous sommes quelques-uns à savoir — dont lui-même — que rien n'empêchera la poésie de suivre son cours, dut-elle traverser les plus désertiques contrées, les plus stériles époques. « La Vie Reculée » en est une preuve.

«
Quand nous savons que le vaisseau brûle
et que les oiseaux s'élancent des nuages
un cri perce et nous parvient encore
un cri de nuage gris
d'oiseau pris au piège de leurs propres ailes
par nos mains éblouies
l'action du feu distille alors
nos cervelles d'homme-soleil. »

La Vie Reculée, poèmes, Claude Haeflery,
Éditions Erta. Montréal, 1954.

LA VUE

— Granny, je suis prostré dans la honte. J'ai complètement oublié les graines pour tante Harriet.

La famille prenait le thé sur la véranda vitrée parce qu'il faisait aujourd'hui beau et chaud. A travers le *bow-window* le regard de sir Alfred dévalait un pan roussi du Mont-Royal pour glisser au loin sur le fleuve encore ensoleillé, puis revenait lentement vers la ville, s'arrêtant là où des taches rouges, violettes et jaunes lui apparaissaient entre deux toits. Il guettait ainsi chaque jour la coloration progressive des arbres.

Entre le fleuve et la montagne, et ce lieu haut perché dans la montagne, s'inséraient maints quartiers qu'on ne fréquentait pas, où il n'arrivait jamais à Lady Barton de passer.

— Vous ne songez donc qu'à vous-même, qu'à vos jeux ? dit-elle à son petit-fils.

Tante Harriet cultivait les dahlias. Bien qu'elle ne fût plus très riche, on craignait de la blesser car elle avait la réplique mordante, et sir Alfred lui témoignait de l'affection. Il prétendait lui devoir beaucoup. Lady Barton voulait ne rien devoir à personne. Elle se croyait née pour le monde où elle évoluait. Tandis que Harriet exhibait ses fleurs dans les expositions où elle rencontrait des gens d'une toute autre sphère que la sienne, Lady Barton ne frayait qu'avec ses égaux. Quand elle allait à l'église ou quand, par exception, elle entrait dans une boutique, elle avait une façon de ne pas se rendre compte que des êtres humains l'entouraient, de regarder pour ainsi dire comme s'ils étaient transparents, comme s'ils n'existaient pas. Tandis que Harriet participait de son mieux aux ventes de charité, avec ses mains calleuses, Lady Barton signait des chèques. Ce n'était même pas voir de loin la misère, c'était s'en débarrasser avant de l'avoir même perçue. Car dans la vie il y avait l'argent et le reste, les riches et les autres. Harriet choisissait d'appartenir au clan des autres et dans son rôle d'intermédiaire entre pauvres et riches, elle n'était après tout qu'une mendiante. Harriet n'apprendrait jamais

à garder sa place ; et le pis est qu'elle promenait avec elle ses problèmes : un hôpital à construire, un chat égaré, un ancien forçat à réhabiliter, la Croix Rouge, les Filles de l'Empire et autres préoccupations extrêmement fastidieuses. Lady Barton perdait son temps à lui dire qu'il y avait des serviteurs pour ça, des fonctionnaires pour ça, la classe moyenne pour ça, Harriet s'entêtait et embêtait toute la famille ; sir Alfred l'approuvait et appuyait toutes ses croisades. Enfin, on lui avait promis des graines, elle les aurait.

Lady Barton tourna la tête vers sa bru qui entraît et la voyant chapeauté et gantée, interrompit ses réflexions.

— Où allez-vous, Adélaïde ? dit-elle, sans intérêt.

— Cocktail chez les Ross-Brown, dîner en ville. J'ai besoin de distraction, mère. La séance de pose m'a beaucoup fatiguée.

Elle était grande avec des cheveux courts et très blonds et un visage beau et dur comme en ont les belles femmes qui ne se sont jamais abandonnées. Elle se faisait peindre par un artiste sans fantaisie et habiller par un couturier analogue. Elle serra sa cravate de zibeline autour de son cou, dit un mot à son beau-père, sourit à ses enfants et s'en alla.

On l'oublia tout de suite.

En ce moment, il était question d'ouvrir la maison de Nassau. On y allait parfois l'été, mais on y passait toujours au moins deux mois en hiver.

— Nous partirons immédiatement après Noël, dit Lady Barton, car il faut revenir au début de mars pour le mariage MacKintosh.

— On n'a pas idée de se marier à la fonte des neiges, dit Freddy.

— C'est une bonne idée, au contraire, puisqu'ils iront en Italie.

Gladys et Becky mangeaient sans parler. Miss White, ayant bu sa seconde tasse de thé, reprit son ouvrage. Sir Alfred regardait toujours dehors.

— La vue est ravissante, murmura-t-il. Je l'apprécie toujours autant. Lorsque vous porterez les graines à votre tante, Freddy, vous l'inviterez de ma part à venir prendre le thé, demain.

— Vraiment, Alfred, dit Lady Barton. Ne suis-je pas capable

de faire les invitations qui s'imposent, chez moi ?

— J'ai plaisir à voir ma sœur et vous ne la demandez pas souvent.

— Cela m'ennuie d'aller chez elle, dit Freddy. Envoyez donc les filles, ou bien Whitey, ou bien le chauffeur. Elle me retient chaque fois pour me faire admirer ses pots et ses plantes. Rien n'est aussi stupide qu'une serre.

— Je sais, mais tant pis, vous irez quand même, lui répondit sa grand'mère. Elle vous adore. Vous êtes son préféré.

— Ce n'est pas gentil pour nous, dit Becky.

— Au contraire, dit Miss White. Cela vous évite bien des corvées. Vous n'êtes la préférée de personne et l'être le plus libre qui soit.

Gladys était très belle. On la demandait partout à cause de cela ; on la photographiait sans cesse. Becky la suivait dans le monde sans trop d'enthousiasme.

— Becky fera son chemin, dit sir Alfred. Manque-t-elle d'affection ?

— Oh ! Non. Oh ! Non, dit-elle en plissant le nez.

Lady Barton avait en horreur ces conversations où les sentiments venaient se mêler aux sujets d'intérêt général, et se reprocha d'avoir engagé celle-ci.

— Ne mangez pas tant, Gladys, fit-elle pour y couper court. Comment une gloutonne pareille peut garder sa taille fine est pour moi un mystère.

— Vous aurez des boutons dans la figure, ajouta Miss White. Toutes ces pâtisseries engorgent le foie.

Miss White était entrée dans la famille en uniforme blanc, nurse hautement recommandée, pour prendre soin de Gladys à huit jours. Et puis, sans quitter Gladys, elle avait pris soin de Becky à huit jours. Plus tard, en uniforme gris-bleu, elle avait continué de les élever jusqu'à ce que Adelaïde s'avise de la remplacer par une gouvernante française. Miss White partit ; Gladys et Becky refusèrent de manger et de jouer. La crise dura un mois et se termina par le départ de la gouvernante et le retour de Miss White. Et depuis,

vêtue comme il lui plaisait, la nurse était restée auprès des deux petites. Elle lut des livres de pédagogie et de diététique. Les débarbouiller, les mener à l'école, surveiller leurs devoirs, cela lui était payé. Mais elle les endormit, soigna leurs bobos, écouta toutes leurs histoires, répondit à toutes leurs questions. Elle leur enseigna comment prier Dieu, comment penser à autrui.

Entre Gladys et Becky, il n'y avait jamais eu qu'une seule cause de chicane qui débutait ainsi.

— Quand je serai grande, Whitey restera chez moi.

— Non. Chez moi.

Whitey tranchait la question en disant qu'elle irait là où naîtrait le premier bébé. Quand elle les regardait, une sorte de chaleur lui montait au visage et illuminait ses yeux ternes. Elle se croyait indispensable et durant des années elle n'avait pas dormi tranquille, tellement elle avait peur d'entendre la voix d'Adelaïde lui dire qu'on pourrait dorénavant se passer de ses services. Maintenant, elle surveillait le régime de Gladys et de Becky, leurs sorties, voyait à leur linge. Personne ne les séparerait plus d'elle. A vrai dire, Adélaïde Barton était bien trop contente de s'être aussi facilement débarrassée de ses filles et regrettait de n'avoir pas su trouver une perle rare pour Freddy que Lady Barton gâtait à l'excès.

— C'est affreux d'aller à Nassau d'aussi bonne heure, dit Becky. Il y aura un carnaval extraordinaire au Mont Sauvage, le 1er janvier. Si encore je pouvais emmener Jolly Prince.

Lady Barton leva les yeux au plafond et attendit quelques secondes. Contrarier ouvertement quelqu'un la fatiguait.

— Cela n'amuse personne de partir tôt, Becky. Moi aussi, je sacrifierai quelques projets. Mais nous ne pouvons cependant pas manquer toute la saison là-bas pour vous permettre de pratiquer ici les sports d'hiver. Je connais des tas de gens qui ne passeront que janvier à Nassau. Quant à votre cheval... allons, parlez comme une fille de votre âge, vous en louez toujours d'excellents chez Norris. Nous disions donc, départ le 26 ou 27 décembre. J'enverrai les malles par bateau, comme d'habitude, avec la cuisinière, Rita et Whitey.

Elle cherchait toujours à assigner quelques devoirs domestiques à Miss White. En vain.

— J'ai besoin de Whitey pour mon mal de l'air, dit froidement Gladys.

— Oui... Alors, nous disions, le 26 ? Eh bien ! Alfred, cela vous convient-il ?

— Cela m'est égal. Je ne me rassasie pas de cette vue. Elle est magnifique. Avez-vous regardé le coucher de soleil ? Non ? Cela vous semble tout naturel d'habiter ici où vous avez vécu presque toute votre vie. A l'automne, il n'est question que de migrations vers le Sud. Au printemps, on parle de croisières. Puisque vous vous inquiétez de mon opinion, ma chère, je vous dirai que je me trouve bien au sommet de cette ville qui m'appartient un peu, que nous sommes un petit nombre à posséder ; que mon univers tout entier tient entre la rue St-Jacques et ce coin de la montagne ; que je ne suis plus curieux des autres gens, des autres lieux si importants, si puissants ou si beaux qu'ils puissent être. Je ne sais pourquoi, si c'est l'air et la couleur de l'automne, si c'est de vous voir tous près de moi, sains et confortables et si insouciant dans vos manières et dans vos propos, et cela grâce à moi, mais aussi grâce à la ville qui m'a rendu au centuple ce que je lui ai donné...

— Le climat de Nassau vous convient en hiver, Alfred. J'ai peur de ne pas vous comprendre du tout.

— Moi, je le comprends, dit Gladys. Grand-père est un vieux Montréalais. Un vieux snob. Il se prend pour un des pères de la Cité.

Freddy se tenait en équilibre sur le bras du fauteuil en osier où sa grand'mère était assise. Il se leva en sautant à pieds joints au milieu de la natte.

— Vous me faites périr d'ennui, tous. Je préfère porter ses graines à tante Harriet.

— On voit bien que je ne vous ai pas élevé, remarqua Miss White.

— Oh ! Laissez-le, Whitey, dit Lady Barton. Il n'a pas com-

plètement tort. Il raffole de Nassau et est le seul à n'en pas profiter à son aise. Voyons, ce soliloque était bien intempestif, Alfred, et ne règle en rien nos affaires.

— Mais nous partirons quand vous voudrez, Granny, dit Gladys. Et je serai encore photographiée par toutes les revues de mode du continent. On s'écriera, en me voyant : « Encore elle ! Encore Gladys Barton. Elle ne se marie donc pas ? » C'est terrible d'être une vieille débutante. Qui donc croira que je n'ai que vingt et un ans ? An après an, je règne sur le carnet mondain. Becky a beaucoup de chance de n'être pas une beauté célèbre.

Miss White dit :

— Becky a son charme ; pas un charme fatal, mais un charme qui dure.

— Que c'est consolant ! fit Becky, sans rire. Ah ! Granny, je ne tiens pas autant que Gladys à me marier.

— Les prétendants ne lui manquent pas. Dieu le sait ! dit Lady Barton.

— Je rêve d'amour, reprit Gladys, comme Becky de chevaux. Un point c'est tout.

— Si c'est pour marier nos petites-filles que vous passez votre temps à fixer de nouveaux itinéraires, Peg, laissez-moi vous dire qu'elles trouveront des maris aussi bien à Montréal qu'ailleurs.

— Nassau n'est pas un nouvel itinéraire. Et nous n'habitons pas Montréal, Alfred, nous habitons Westmount.

— C'est un quartier, le plus joli sans doute, de Montréal. Est-ce que l'on dit : Je n'habite pas Londres, j'habite Chelsea ? Vous parlez comme si vous n'aviez jamais quitté ce petit village de l'Ontario où vous êtes née, Peg.

— N'écoutons pas ! s'écria Becky. Les grands enfants vont se battre.

Freddy vint embrasser sa grand'mère.

— Je pars pour vous faire plaisir. C'est méchant de vous taquiner. Vous avez pourtant raison. Nous n'avons rien de commun avec les Montréalais, les indigènes, quoi ! Nous sommes à part et grand-père le sait bien.

Il sortit rapidement. Miss White regardait sir Alfred.

— Peg, savez-vous quelque chose ?

— Non, Alfred.

— Je suis assez orgueilleux de mon sang. De père en fils, nous sommes des constructeurs d'empires. Notre fils, avant sa mort, a eu le temps de faire par lui-même une solide fortune. Pourquoi Freddy se comporte-t-il comme un petit nouveau riche ? De plus, il est cancre en classe et méprisant avec ceux qu'il nomme les indigènes. Cela n'est pas dans la bonne tradition anglaise. J'ai beau avoir été fait chevalier par le roi, pour services rendus à la Couronne, je n'en suis pas moins un bourgeois ; et tout ce que nous sommes, nous autres, nous le devons à notre travail, à notre valeur personnelle.

— Freddy est fier de ce qu'il est, Alfred. Où est le mal ?

— Mais il n'est rien du tout et le mal est d'en être fier. Aussi mettrai-je à exécution le projet qui me trotte en tête depuis un certain temps. L'année prochaine, Peg, il terminera ses études secondaires à l'école de Westmount. Le collège *exclusif* où nous l'avons mis ne lui réussit pas. On semble y inculquer aux garçons une mentalité d'usurpateur. Vouloir s'approprier le mérite de ses ancêtres sans rien faire pour l'égaliser, c'est de l'usurpation.

— Vous allez le démocratiser ? fit Lady Barton avec ironie. C'est un manque de réalisme. Elle repoussa son thé. — Vous entrez bien dans les vues d'Harriet.

Gladys et Becky échangèrent un clin d'œil. Sir Alfred reporta son regard au dehors. Le Saint-Laurent devenait bleu foncé à mesure que disparaissait le soleil.

— Il y a des centaines de milliers d'êtres humains qui supportent notre maison, dit-il, presque à voix basse. Ils soupçonnent à peine notre existence. Ils ne peuvent même pas imaginer notre luxe. A travers cette feuillaison dorée, aux différents étages de la prospérité, ils sont là, tous aussi importants pour moi que moi pour eux tous. Je ne connais d'eux que leur labeur ; ils ne savent de moi que mon argent. Et je voudrais que quelque chose de plus direct, de plus humain nous fasse communiquer. Mais quoi ? Sans eux tous, je

ne verrais pas ce que je vois de ces fenêtres. Et pour cela, je suis leur obligé.

— Qui donc, sinon Harriet et sa sentimentalité ridicule, vous mine, Alfred ?

— L'argent n'a jamais fait le bonheur, dit Miss White.

— Oh ! Whitey, soupira Lady Barton. Faites-nous grâce de vos idées reçues.

— Ce n'est pas l'argent qui a fait mon bonheur, dit sir Alfred. C'est le pouvoir qu'il m'a donné. Encore qu'il soit inexact de parler de bonheur quand il s'agit de passion. La puissance est de plus, je devrais dire, surtout, une vocation. Elle doit être mise à l'épreuve comme toute vocation. Je suis bien sévère, ce soir, n'est-ce pas ? Je voulais simplement dire, pensant à Freddy, que si mes descendants veulent à leur tour partager ces privilèges qui reposent sur tant de monde, il faudra qu'ils descendent dans la ville et qu'ils aident à porter la montagne, notre maison et les autres maisons comme la nôtre qui ont une semblable vue du fleuve.

Lady Barton ne répondit rien. Elle n'écoutait plus son mari mais songeait aux vêtements qu'il lui faudrait emporter à Nassau.

Gladys et Becky s'approchèrent des grandes fenêtres en arrondi et encadrant leur grand-père, le prirent chacune par le bras.

— Il est peut-être en bas, près de l'eau, mon futur mari, dit Gladys.

— Peut-être bien. Et si je le rencontre, je lui dirai de monter par ici, admirer les faisans, dit sir Alfred. Et vous Becky, lorsque vous aurez sauté à cheval tous les obstacles, que voudrez-vous faire ?

— Je ne sais pas... comme Gladys, peut-être. Mais je n'attendrai pas qu'il monte regarder les faisans ; je descendrai le chercher, moi, dit-elle.

Sir Alfred sourit.

Les lumières de la ville s'étaient toutes allumées et les ponts scintillants faisaient comme deux colliers sur la robe noire du fleuve.

ANDRÉE MAILLET

(*Les Montréalais*, décembre 1954.)

Héraclite et Parménide, ou les deux tentations de la métaphysique

Héraclite, Parménide ! Non pas seulement deux personnages, mais aussi bien deux stades de l'esprit en quête de savoir métaphysique. On aurait presque envie d'ajouter Platon à la liste, ne serait-ce que pour avoir le droit d'évoquer les trois têtes du Cerbère chargé de garder l'entrée de ce Ciel ou... de cet Enfer.

On nous a souvent raconté l'histoire d'Archimède et de ce transport qui l'arracha à son bain et le transplanta, nu, sur la place publique, parce qu'il avait eu l'intuition d'une nouvelle méthode de mesurer la densité des corps. J'aimerais autant savoir quel choc reçut Héraclite au moment où il entrevit que l'être était « devenir ». Il fut sûrement saisi de vertige : comme si la trappe du monde s'ouvrait soudain sous vos pieds ;

1. On voudra bien n'attendre de ces notes aucune rigueur ni profondeur excessives : elles ne veulent être qu'un abécédaire au service de quelques littérateurs trop occupés de leurs œuvres pour avoir le temps de feuilleter les gros livres.

H.R.

comme si vous alliez vous réveiller, un matin, à la pointe du plus haut clocher de la ville. Pascal, dans son essai *Sur la conversion du pécheur*, nous a décrit, sur un plan à peine différent, l'état de l'âme qui fait une telle découverte : « Elle considère les choses périssables comme périssantes et même déjà péries ; et, dans la vue certaine de l'ancantissement de tout ce qu'elle aime, elle s'effraye dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qui lui est le plus cher s'écoule à tout moment, et qu'enfin un jour certain viendra auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avait mis son espérance... » Or, dans le cas d'Héraclite, il faut ajouter à ce pathétique l'idée que *tout* passe, et donc aussi l'âme...

L'être est mouvement, changement, devenir. Son image est le feu, son symbole est le feu, sa nature est le feu. L'âme du monde est feu — et ce qui l'habite, fumée ! Étonnant qu'aucun manufacturier de tabac n'ait songé à se réclamer d'Héraclite. Quel philosophe, quel amoureux déçu n'eût éprouvé une amère

consolation à griller une Panta Rei !

Le coup d'œil d'Héraclite avait été génial. Il s'était élevé jusqu'à la vision d'un principe qui dépassait de beaucoup l'ordre des potins du jour. Tandis que les bons bourgeois d'Athènes dégustaient leur café au lait, en discutant les dernières nouvelles : « Thèbes fera la guerre », « Thèbes ne fera pas la guerre »... Héraclite, dans une seule intuition, enfermait tout l'univers et faisait sauter négligemment dans le creux de sa main le principe qui pouvait être la clé du mystère de l'être, l'ultime et satisfaisante explication de chaque chose et du tout : l'être est devenir. C'était bien là autre chose que le vague pressentiment de la possibilité d'une ou de deux guerres, d'une bonne ou d'une mauvaise récolte : il pouvait sortir de ce principe une nouvelle économie, une nouvelle psychologie, une nouvelle morale individuelle et sociale, une révolution internationale... Heureusement, Héraclite était à peu près seul à se comprendre, et on le laissa passer pour un vieux fou.

Quelques années plus tard, très peu ! vint Parménide. Le jeune dieu Lamartine, succédant à Victor de Laprade. Du coup, on passait de la cave au grenier, en oubliant la cuisine. Parménide est un génie effrayant, un génie luciférien. Tout ce qu'il découvre se ramène à deux for-

mules, qui firent probablement éclater tout le monde de rire, mais qui faisaient aussi éclater Héraclite comme une noix entre les mâchoires d'une pince. Voici les formules : « l'être est » et « le non-être n'est pas ». Il en déduisait ceci : le devenir est impossible, partant rien ne change, et tout demeure éternellement le même. Car, pour changer, il faut cesser d'être ce qu'on est, pour devenir ce qu'on n'est pas : mais, si l'être est, il ne peut pas cesser d'être ; et si le non-être n'est pas, nul ne peut devenir ce qu'il n'est pas, car ce serait devenir non-être, et donc rien du tout.

A qui s'arrête une seconde, — rien qu'une seconde, — pour réfléchir, il semble bien qu'Héraclite ait raison, et que le vieux fou ce soit Parménide. Le mouvement, le devenir, voilà ce qu'il y a de plus facile à voir et à faire voir : tout l'univers matériel sert d'appui et de témoin au principe d'Héraclite, depuis le bébé qui pousse ses premières dents, jusqu'au ciel étoilé qui promène là-haut ses constellations. Si l'immobilité, l'immutabilité est le premier principe de l'être, où la trouver ici-bas cette immobilité, cette immutabilité ? Elle est partout, répond Parménide : seuls vos yeux vous empêchent de la voir. Cessez de vous en rapporter uniquement à ce que peuvent tâter vos mains sales : fermez la porte de vos

sens, et cherchez plus haut. Vous verrez qu'il y a, par exemple, au-dessus du monde sensible, qui n'est qu'illusion et chimère, un monde où deux et deux font toujours quatre, immutablement, éternellement ; où le triangle a toujours deux angles droits. Montez plus haut encore, et vous arriverez à ce monde de l'esprit, où l'Etre est Etre, et ne peut jamais, sans se contredire, être le Non-Etre. Là-haut, des témoins aussi irrécusables que ceux produits par Héraclite crient pour moi...

Querelle de famille, à l'âge des cavernes ! pensez-vous... Pas si vite : l'âge des cavernes n'est pas achevé. Héraclite n'est pas mort, il s'en faut : Bergson nous l'a rendu ! Parménide n'est pas mort : il porte l'Orient sur ses épaules. Héraclite attend le philosophe aux portes du monde de la science, qui est un monde où le mouvement fait loi. Parménide attend son homme aux portes de la mystique, au royaume de l'esprit, où règne l'idéal d'une vérité qui transcende nos mensonges ; d'une justice qui juge nos justices ; d'une beauté qui est la mesure et la règle de nos beautés. Il y a beaucoup du « feu » d'Héraclite dans l'idéal marxiste d'une révolution permanente : un monde où la science fait loi ne pouvait se trouver philosophie plus à sa mesure. Il y a toujours l'« être » d'Héraclite au fond des multiples

panthéismes qui, venus de l'Orient, monteront bientôt à l'assaut de notre Occident.

Que faut-il penser alors de l'un et de l'autre ? Critiquons d'abord, construisons ensuite. Au sens rigoureux du terme, Héraclite n'est pas un métaphysicien authentique. Emporté par la vigueur et la force émotive de son intuition, il n'a pas su en mesurer exactement la portée. Lorsqu'il dit : l'Etre est Devenir, il croit parler pour tout le champ de l'être, et en réalité il n'en atteint que la plus petite partie. Comme la plupart des grands penseurs, il a raison en ce qu'il affirme, et tort en ce qu'il nie. Il est vrai que l'univers sensible, matériel, est mouvement... Un médecin, un économiste, — s'ils s'embarassaient de principes de cette espèce, — pourraient faire leur la devise : *Panta rei* (il n'y a pas deux maladies qui se ressemblent, et d'une minute à l'autre le malade change aussi ; et on en peut dire autant des crises économiques). Mais il est faux d'appliquer à l'univers entier un principe qui ne vaut que pour l'univers sensible ; de donner de l'Etre une définition qui ne se vérifie que de l'être matériel.

Parménide, pour sa part, emporté par sa propre intuition, a gagné les sommets d'un seul coup, en oubliant de compter les degrés de l'échelle. Quand il dit Etre, il entend l'Etre-parfaitement-être, l'Etre-sans-manques-ni-ra-

tures, Dieu ! Il oublie qu'entre l'ETRE et le NON-ETRE, entendus en ces sens absolus, il y a LES ETRES : c'est-à-dire vous et moi, et toutes ces réalités aussi méprisables que l'on voudra, qui n'en sont pas moins réalités, et qui ne sont ni l'Etre-pur-être, ni le non-être-pur-non-être, mais bel et bien un mélange d'être et de non-être. Or, si le DEVENIR ne vaut ni pour l'Etre-pur-être, ni pour le Non-être-pur-non-être, il vaut pour tout ce qui est mélange d'être-et-de-non-être, et même le grand Parménide ne saurait arriver à nous le faire oublier.

Et cependant... s'il faut opter, s'il faut choisir entre ces deux géants, je n'hésiterai pas une seconde : j'embrasse Parménide et je baise la frange de son court manteau. Car, Parménide, c'est la métaphysique. C'est la naissance de la métaphysique. Il en est le grand-père, voire le père et la mère, — comme Roger Bacon et François Bacon sont les père et mère de notre science expérimentale. Avec quelques accommodations qu'on peut toujours lui prêter, on en ferait même le prince parfait de ce sublime empire.

Ce qu'il y a, en effet, de particulier à la métaphysique, c'est que son objet premier, propre, c'est l'être : et que, en vérité, comme Parménide l'a compris d'un seul coup, l'Etre, le vrai, le pur être, n'est pas une multi-

tude, un universel, un genre : il est une Réalité unique, subsistante, voire personnelle, à savoir DIEU. Et, sans doute, il y a LES ETRES — qui sont d'abord atteints par l'intelligence (qui sont même les seuls immédiatement atteints ici-bas) : mais ce n'est pas vers ces êtres-non-êtres que tend la métaphysique. Elle tend vers l'Etre-pur-être, et n'a de cesse qu'elle n'arrive jusqu'à lui. Aussi est-elle la plus concrète de toutes les sciences, car elle n'a point pour terme la formulation d'un principe, ou quelque schème que ce soit, mais la vision, l'intuition de cette réalité unique et simple qui est l'Etre.

Et, justement, l'on devient métaphysicien le jour où on aperçoit qu'il n'y a, au fond, qu'UN être qui mérite le nom d'ETRE, à savoir, l'Etre-qui-est, l'Etre-par-soi ; tous les autres, tout le reste, n'étant qu'image partielle, fugace, infidèle, passagère et trompeuse de l'ETRE. Non point que le reste n'existe pas, mais il n'existe que par Lui et pour Lui, et partant ne saurait que conduire à Lui. C'est, en d'autres termes et dans un autre contexte, la découverte des grands mystiques, dans leur ascension sur le chemin de l'amour : « Je suis celui qui suis, dit Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, tu es celle qui n'est pas ! »...

Cela bien entendu, comme Parménide, le métaphysicien n'a plus d'œil que pour l'Etre uni-

que. Le monde sensible fond à ses yeux. Non qu'il le méprise, mais il n'a plus rien qui le retienne, ou guère. Son attention n'est pas là. Je cite encore Pascal, et d'après ce même essai *Sur la conversion du pécheur*, qui m'a toujours paru formidable : « L'âme cherche donc son objet ailleurs (que dans le monde sensible... périssable et comme déjà péri !), et connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point — cet objet — et dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle (rien donc en elle ni à ses côtés), elle commence à le chercher au-dessus d'elle. Cette élévation est si éminente et si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au ciel, il n'a pas de quoi la satisfaire ; ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel elle commence à trouver son repos, et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable, et qui ne peut lui être ôté que par son propre consentement... »

Autrement dit, si le regard de l'intelligence se fixe encore — il le faut bien — sur LES ETRES, ce n'est point pour s'y arrêter, mais chercher en eux un reflet du pur soleil de l'ETRE. Leur mobilité même devient ainsi comme sa voie d'accès vers l'Éternel et l'Immuable. Dans les vérités-qui-passent, il cherche l'image de la

Vérité-qui-ne-passe-pas ; dans les beautés-qui-flétrissent, l'image d'une Beauté-qui-ne-flétrit-pas. Et ces objets qui assaillent son regard charnel portent en eux, pour cela même, leur raison d'être oubliés et dépassés. L'essentiel de leur charme fugace est conséquence de leur non-être, et il faut nier ce non-être et les en déposséder pour arriver à apercevoir, à travers eux, l'ETRE.

Je n'insisterai pas sur ces modes de dépassement du créé, comme voie d'accès à l'Incréé ; des ETRES, à l'ETRE. Je noterai seulement que cette intuition éblouissante de l'ETRE, qui en est l'achèvement, est ce qui se rapproche le plus, sur terre, de la vision béatifique. Aristote la considérerait déjà comme un au-delà de la condition humaine. Non pas que l'homme, absolument parlant, n'en soit pas capable : il a, au contraire, été créé pour elle et tend vers elle de toute l'énergie (trop souvent mal aiguillée, hélas !) de son intelligence. Mais, dans l'état actuel des choses, tout, dans et hors de l'homme, y fait plutôt obstacle. Heureux qui peut y arriver une heure ! Mais à cette heure-là il participe de quelque manière à la vie divine : ayant pour objet de sa contemplation cet ETRE qui est l'éternel objet de la contemplation et de l'amour divin. Il y a là source de joie surhumaine.⁽⁶⁾ J'ai fait allusion, au début, à l'enthousiasme d'Ar-

chimède : quel parallèle établir, cependant, entre la découverte d'un moyen pratique de mesurer la densité des corps matériels, et la découverte, l'aperception d'un seul aspect nouveau de cet ETRE, dont la nature est la mesure de toute nature, la règle de tout être, la raison dernière de tout ce qui est !... Ce sourire mystérieux, angélique, qui éclaire la figure des Bouddhas, n'est rien que l'expression de cette joie sereine et dépouillée qu'apporte la contemplation supérieure de Dieu par les voies de la métaphysique naturelle. Un chrétien n'a pas à s'en moquer, ni à s'en formaliser.

Mais il n'est probablement pas hors propos non plus, — puisque je viens de signaler le point de vue chrétien, — de noter, avant de terminer, les écueils qui guettent les fervents de la métaphysique, et disciples trop ardents du grand Parménide.

Tout d'abord, si la métaphysique conduit à Dieu, je n'ai que peu d'inclination à croire qu'elle conduise au Christ. Je ne dis pas que cela soit impossible ; mais je n'en connais pas d'exemple (je connais peu l'histoire) et, à priori, je doute fort que cela se soit jamais produit. Qu'un chrétien devienne parfait métaphysicien, cela ne fait point difficulté : s'il scrute le dogme, il le deviendra de gré ou de force ; c'est l'inverse seulement qui est improbable. Et cela, pour une

part du moins, parce que la haute métaphysique est une poussée vers l'angélisme, alors que le christianisme se fonde sur le mystère d'une incarnation. L'Eglise n'a jamais eu plus de difficultés, à travers les siècles, qu'avec les purs, les cathares de tout accabit. S. Augustin lui-même (opinion personnelle !) ne serait probablement jamais venu à l'Eglise au terme d'une intuition métaphysique : il est venu au Christ parce que son impuissance concrète, sentie, à contrôler par sa seule raison les révoltes de sa chair, lui a fait expérimenter une des insuffisances de la pure métaphysique. Un Augustin pur comme un ange, aurait été orgueilleux comme un démon, et le serait resté jusqu'à la fin. Je ne vais pas plus loin dans cette ligne, car il y aurait trop à dire pour rendre pleine justice à cette question.

Ensuite, il y a le danger constant du panthéisme. Panthéisme auquel on arrive par deux voies complémentaires. On raisonne ainsi : « Pour connaître l'Universel (entendez : l'ETRE), il faut être soi-même universel » ; autrement dit : il faut être divin pour connaître Dieu. « L'homme n'aspirerait pas vers l'ETRE, s'il n'était pas lui-même parcelle de l'ETRE » — et la parcelle ne songe qu'à se perdre dans le TOUT. « Connaître, c'est devenir ce qu'on connaît » — donc, connaître l'ETRE, le saisir au

terme d'une intuition métaphysique, supra-humaine, c'est devenir l'ETRE, c'est s'identifier à l'Absolu... Ou bien, à l'inverse, on raisonne comme suit, en misant sur Parménide : « Il n'y a qu'un ETRE ; donc, je suis divin ! » Alors qu'il conviendrait plutôt de dire : « Il n'y a qu'un ETRE, donc, je ne suis pas : je suis celui qui n'est pas ! »...

Enfin à tout cela il manque la grâce, et ce qui l'appelle : l'humilité. Chercher Dieu par la métaphysique, c'est le chercher au terme d'un effort de la raison pure. C'est vouloir, par soi seul, s'assurer une divine béatitude. C'est éprouver la tentation, presque irrésistible, de ramener religion et mystique au rang de simples sciences. Comme on dit : prenez trois gouttes de ceci, trois fois par jour, et votre fièvre tombera ; on vous dira — on espère arriver à vous dire : lisez trois pages de ceci, réfléchissez sur ces trois concepts-là, et vous aurez l'intuition de la divinité ! Le mal, en tout cela, n'est pas que l'on cherche à posséder Dieu : quand lui-même nous in-

vite à le faire. Il consiste plutôt en ce que l'homme risque ici de méconnaître sa propre indigence. « Il s'imagine : me voilà riche, je me suis enrichi et je ne manque de rien ; mais, sans s'en douter, c'est lui précisément qui est malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu ! » En cours de route, trop fier de lui-même et de ses méthodes, il bifurque et prend pour l'ETRE le reflet de son propre NON-ETRE.

Ici encore, du point de vue pratique, je partage les vues de Pascal (sans accepter pour autant tout ce qu'il dit ailleurs du « Dieu des philosophes » et des « preuves de Dieu métaphysiques ») : « Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce médiateur, est ôtée toute communication avec Dieu ; par Jésus-Christ, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans Jésus-Christ n'avaient que des preuves impuissantes... » Impuissantes, sinon à mouvoir l'esprit, du moins à changer des vies. Platon n'a pas gagné une seule âme à la virginité parfaite.

HYACINTHE-MARIE
ROBILLARD, O.P.

NOTES SUR GAUGUIN

A première vue, une Tahitienne de Gauguin, c'est une lame de couleur éclatante, presque sans ombre, souvent perçue sous une perspective défectueuse ; pourtant cette tache qui semble si mince et si plate, une fois regardée profondément, acquiert un relief que n'ont pas nombre de statues. Chose encore plus étonnante, même si le dessin se montre si ferme et si appuyé, il ne clôt pas comme il le fait trop souvent la forme sur elle-même. Les masses — n'hésitons pas à dire le mot, Gauguin ne jongle pas avec des lignes mais avec des volumes — sont si pleines qu'elles paraissent dépasser leurs cadres et non pas tant s'entrechoquer que se caresser les unes contre les autres.

C'est de là que l'art de Gauguin tire sa vie, car de mouvement dans le sujet proprement dit, il n'y en a guère : rarement peintre a tant chéri les attitudes hiératiques, le port pensif et figé des statues contemplant le monde et mesurant le temps ; ses Tahitiennes ont l'air de bornes solidement fichées en terre. Le mot *vie* n'a donc pas ici le sens d'animation : Gauguin serait alors le peintre le plus statique que je connaisse.

Les tableaux de Gauguin vivent de la vie de toute véritable œuvre d'art : immobilité bouddhique qui nie le temps et qui, ainsi, le dépasse et se hausse à un plan d'existence différent régi par ses lois propres. Devant les meilleures œuvres de notre peintre, on se dit immanquablement — en oubliant si vite que ce sont là des morceaux de toile peinte ! — : « Ce tableau *est* avec l'évidence d'un fait qui me saute à la gorge ; il est avec une intensité effrayante (et c'est ce qui produit cette délicieuse et terrible fascination qui lie l'homme à l'œuvre d'art qu'il contemple) qui m'annihile. Désormais je ne pourrai plus ne pas tenir compte de cette œuvre de la même façon que je ne puis omettre facilement la loi de la pesanteur ; je dois me soumettre. L'Esprit a soufflé sur la matière, couleurs et toile, et je la surprends en train de vouloir devenir esprit. L'herbe blanche, ces belles chairs jaunes, le

sable rose sont des apparitions en ce sens qu'ils sont des signes qui manifestent avec éclat. »

Signes du sacré, aussi étonnant que cela puisse paraître, de l'appel sans cesse répété aux forces mystérieuses de l'univers ; les tableaux de Gauguin jouent le rôle de passerelles jetées vers l'insondable de la divinité. (N'oublions pas que les masques nègres participent de l'art sacré.) Occidental pourtant, Gauguin assume instinctivement les mythes indigènes, au point qu'il nous semble à travers son œuvre devenu celui qui a pour tâche de conjurer l'Esprit. La divinité brandit deux têtes qui se mangent l'une l'autre : c'est la bataille du bien et du mal, le vieux dualisme dont nous parlaient les Persans. Mais l'Esprit mauvais dispose d'une singulière puissance : on ne loue pas le Bien, on ne songe qu'à crier au Mal : « Épargne-moi ! » La crainte tue l'Amour. Aussi à l'arrière-plan de beaucoup de tableaux, des visages monstrueux, ricaneurs, obscurs, guettent-ils les humains. Une tête drapée d'un voile noir, les morts métamorphosés, un démon mauve écoutant les contes barbares, une idole aux traits vastes et graves traversent le calme apparent du décor et attendent avec patience derrière la coulisse. Jusqu'aux animaux familiers qui affirment de lointaines métempsychoses. (Il faut nommer en outre la Nativité de 1896, si forte dans son réalisme et le célèbre Christ Jaune qu'on retrouve chaque fois plus nu, plus calme, plus résigné, plus offert, plus sacrifié.)

Tous ces beaux corps portent des têtes nobles mais sans sourires ; leurs yeux ne nous regardent pas, mais ont vue, derrière nous, sur des enfers et des paradis où nous sommes des étrangers, sur des mystères indicibles et effrayants. Les dieux sont durs et qu'ils ne se nomment pas les rend plus à craindre. Le soleil qui brûle presque tous les tableaux de Gauguin est lui-même une condamnation. Aussi les indigènes ne cessent-ils d'implorer protection. Et Gauguin, terrifié au même titre qu'eux, se tourne vers la divinité exigeante qu'on calme en en donnant les signes sur la toile avec toute la splendeur nécessaire aux offrandes propitiatoires.

Claude Mathieu

PEGGY'S COVE

La rive sud de la Nouvelle-Ecosse est parsemée d'innombrables villages de pêcheurs. On les découvre étalés à ciel ouvert près des baies dormantes ou recroquevillées au creux d'anses minuscules. Shad Bay, French Village, Indian Harbour, Modesty Cove... Ces noms tintent dans l'air bleu de l'été.

En quittant la grande route pour rejoindre Peggy's Cove, on traverse des régions inhabitées ; des terres sans culture se succèdent mornes et désolées. On se croit au cœur d'un pays étrange, où les sources de la vie même seraient taries. Aucune verdure. Il en résulte une appréhension indéfinissable qui pèse sur toute chose et gêne les paroles. Que manque-t-il le plus à ces lieux dénudés ? Quand on la découvre, on se reproche de n'avoir pas remarqué plus tôt l'absence des arbres. Leur grande tendresse est si nécessaire au paysage !

Nous sommes au royaume de la pierre. A droite, à gauche de la route, surgissent de toutes parts, des rochers gigantesques. En masses pétrifiées, grises et noires, ils se dressent à perte de vue contre le ciel et se disputent âprement le paysage. Témoins pour un instant de cette lutte séculaire, on comprend que ce désert ait été surnommé « The Barrens » par les laboureurs d'un océan plus généreux que la terre.

La mer apparaît et disparaît aux tournants de la route. Puis du sommet d'une côte, on découvre soudain Peggy's Cove : un village solitaire et blanc sous le soleil avide de juillet. Il encercle une petite baie qu'un goulet ferme en havre. Les bateaux de pêche dorment à l'ancre ; c'est la morte saison. De chaque côté de ce bassin naturel s'alignent les quais ou « chafauds » où sèchent les filets et les casiers à homard. Ces quais étroits s'appuyant sur de longues perches ont une allure bien singulière. A marée basse, on croirait voir de grands échassiers pris à des pièges. A l'arrière des quais s'élèvent les cabanes à lignette où sont remisés des engins de pêche de tout genre, ainsi que les barils de hareng salé et de morue. Autour du port, l'église et les maisons s'agrippent aux collines rocailleuses. Quelques-unes s'équilibrent par miracle au faite même des rochers. D'allure modeste, ces

maisons basses et grises reflètent en quelque sorte l'existence austère des familles de pêcheurs.

Le village s'abrite derrière d'énormes promontoires de roc et l'océan bat sourdement contre cette épaisse redoute. En s'infiltrant entre les fissures, il forme sur d'immenses tables de granit des lacs minuscules. Ces flaques d'eau alimentent des jardins miniatures ; leur végétation abondante constitue l'unique verdure découverte à Peggy's Cove. Entre ces plantes, les galets miroitent au soleil et donnent à l'eau saline les reflets sombres de l'or fauve.

La rumeur perpétuelle des vagues se brisant contre les falaises, les cris rauques des grands oiseaux de mer plongeant vers leur proie marine, et, à certains jours, les vents sauvages annonçant que la tempête est presque ici, des chants scandent la vie des pêcheurs. Leurs rythmes graves et émouvants sont à l'image de leur existence : saisons de rudes labeurs, d'isolement, de silence, de vie et de mort. Mais sur eux veille le phare, compagnon fraternel ou grand dieu blanc de ces paysages solitaires.

Peggy's Cove n'est rien de ce qu'on attendait et beaucoup plus encore.

ALMA DE CHANTAL.

Nouvelle-Écosse, 1954.

• • • • •

MOUVEMENT PERPÉTUEL

Un petit enfant
Sur une grève
Bâtit sans trêve
Centre le vent.
Les flots s'enroulent.
Fais tes adieux
À tes faux dieux :
Tes châteaux croulent.

YVES TRUDEAU.

DE SYLVAIN GARNEAU

(1930 — 1953)

Entré si jeune dans notre étroit Parnasse avec un tout petit bagage : quelques poèmes et quelques contes parus dans *Amérique Française* et deux plaquettes de vers, Sylvain Garneau retient l'attention à l'instar d'un personnage de la littérature. Un peu Chatterton, un peu Roméo, il demeure le héros embrumé de tous ces romans, tragédies, feuilletons ou mélos non écrits mais intérieurement imaginés, dont les auteurs sont les gens qui l'ont connu ou qui en ont entendu parler. Qui parmi ceux-là, qui parmi nous n'a pas sa version de la vie et de la mort de Sylvain Garneau ? Il est certain que le mystère dont il semble qu'on veuille entourer l'une et l'autre porte aux conjectures les plus extravagantes.

Il possédait, à quinze ans déjà, un style original, ce trésor que la plupart d'entre nous cherche et obtient parfois si arduement. Le *conte microscopique* reproduit ci-dessous en donnera la preuve :

PROMENADE ¹

(*Conte Microscopique*)

C'était un dimanche après-midi brumeux. Nous nous promenions, mon ami et moi, dans un quartier intensément crapuleux de la ville.

Le printemps était en pleine action. Sur le bord des rues coulaient des rigoles d'eau noire. Les coins d'ombre fondaient encore de rares tas de neige noirâtre mêlée à des excréments de toutes sortes. Des mégots de cigarettes déteignaient dans cette neige fangeuse. Tous les déchets jetés sur le bord du trottoir au cours de l'hiver ressortaient maintenant. Le béton était gluant de pourriture. Les automobiles nous éclaboussaient sans prendre garde. Nous marchions, lentement, en quête d'incidents. Sur notre chemin passaient de ces personnages aux visages extraordinaires qui sont fréquents dans ces milieux. Nous les examinions le plus discrètement possible, par crainte de leur susceptibilité.

1. *Amérique Française*, V, 5 ; mai 1946, page 27.

Tout à coup, nous aperçûmes un homme étendu sur le trottoir, à la porte d'une banque. Sa casquette huileuse trempait dans une flaque d'eau de printemps. Il n'était pas très grand ; ses pieds étaient chaussés de vieilles bottes de caoutchouc ; son corps était recouvert d'un paletot aux poches déchirées, aux boutons dilatés, et d'une chemise sans cravate, entr'ouverte au collet. Sa figure était osseuse ; à la place de son œil droit, je vis une cavité profonde, crasseuse, dont le regard de squelette était terrifiant ; c'était un trou sans vie, de la grosseur d'un poing d'enfant. Quant à l'autre œil, il semblait contempler l'infini. Le pauvre homme tremblait désespérément. Il répétait de sa main un geste spasmodique comme pour chasser des images de devant son front. Sa respiration était saccadée et pénible.

Nous nous arrê tâmes, ne sachant que faire pour l'aider. Plusieurs autres hommes de condition obscure étaient appuyés au mur de la banque. Certains semblaient attendre le tramway ; d'autres fumaient une cigarette en conversant à voix basse ; aucun ne se souciait du vieillard qui agonisait près d'eux, dans la boue. Nous suivîmes leur exemple ; nous continuâmes notre chemin...



Jamais personne ici, en autant que je sache, n'a fait paraître de si bonne heure des œuvres, prose ou poésie, aussi bien formées, aussi riches de couleurs, de sons, de sensibilité. Qu'on veuille bien lire encore ces quelques paragraphes extraits de *Mariposas*² :

La rivière est tant calme qu'elle ne coule plus. Les lucioles s'éveillent. Les engoulevants abandonnent leurs dernières plaintes.

C'est l'heure où l'on enduit le tronc des arbres d'un sirop de mélasse, de vinaigre et de rhum.

De somptueux paons de nuit ; des sphinx sombres et veloutés ; des hépiales couleur de lune ; peut-être de grands phalènes : ces bijoux de la nuit qu'on ne voit que dans les livres et les rêves de Pierrot, tous viendront s'enivrer de ce puissant nectar et s'y colleront les pattes. Leurs jolies petites pattes de laiton !

2. *Amérique Française*, VI, 3 ; mars 1947, pp. 32, 33, 35.



Parmi le gazon, au pied du frêne, s'éveillent un à un les car-nassiers : les noirs carabes, les cicindèles iridescentes. Attirés par l'odeur de ce groupe grouillant, ils grimpent, — les ogres, — sur le tronc, ils préparent leurs mandibules ; sentent déjà les thorax craquer sous leurs mâchoires.

Pierrot, armé d'un filet, s'avance délicatement vers ces bijoux qu'il a vu fuir dans le champ de sa lanterne.



Il a vu dans sa fuite le beau phalène. La lune a glissé un rayon sur son aile et de sombres bijoux phosphorescents ont oublié leurs lueurs dans le soir. L'air a perdu un murmure étouffé : un bruissement laineux... Si peu longtemps. Mais Pierrot a cru voir, — il en est maintenant sûr, — il a vu la courbe satinée que tracèrent ses lourdes antennes, il a vu l'archange planer le long de la grève... C'est trop ! Vraiment ! Il court, il vole, il crie, il file ; la nuit efface les obstacles sur son chemin.



Il attend.

L'attente dans la nuit... Pour Pierrot ce qui importe est l'attente ; son but n'est rien : c'est l'attente qui donne la valeur à son objet...

Il se souvient. Un soir comme ce soir il avait passé des heures à contempler une nymphe de libellule passant à l'état d'insecte parfait. C'était sur le bord de la rivière : assis sur un caillou, il regardait cette effrayante se tordre de toute son énergie pour fendre sa carapace. La tête sortait par une craque du corselet, les pattes se dégagnaient, les ailes se déplaient . . . La larve monstrueuse et cruelle, avec des efforts spasmodiques, des tremblements fébriles, réussissait à se métamorphoser en une gracieuse « demoiselle ».

Pendant une heure au moins, Pierrot observait, enregistrant dans sa sensible mémoire chaque frémissement de cette bestiole sortant péniblement d'elle-même, — chaque soulèvement de cet infime paquet de muscles découverts.

Et comme ce soir, son cœur battait.



La précocité de ce don littéraire demeure un fait unique dans les lettres canadiennes.

À vingt-trois ans, il avait encore perfectionné ce style. Il écrivait une langue souple et nerveuse, brillante comme satin, où étincelaient les mots sonores recherchés, on aurait dit, pour leur intrinsèque beauté, mais qui avaient toujours une place exacte, qui venaient toujours à point ; une langue toute en nuances quant au fond.

Ses poèmes parlent beaucoup de la mort, d'une façon le plus souvent indirecte. Lorsqu'ils trahissent quelque tourment, on croirait que c'est malgré lui ; car les tourments de son âme, décelés avec une timidité orgueilleuse avoisinant la noblesse s'expriment par un lyrisme bien bridé et non point dans l'agitation qui est de mode. Je ne sais pas si la tristesse est la note dominante de son œuvre mais on ne peut qu'en éprouver la mélancolie, qui n'est pas tout à fait la tristesse et surtout, ce désir éperdu d'évasion — jeux, voyages, rêves, mort — où s'opposent, à mon avis, ce qu'Alain Grandbois appelle, dans sa préface aux *Objets Perdus* (3) un amour, une admiration, une « compréhension des choses de la nature qui bouleversent. »

C'est vrai qu'il tenait un peu du naturaliste, Sylvain Garneau ; qui m'a donc dit qu'à douze ans il avait rédigé un petit traité de pisciculture ? Au cours d'une de nos très rares conversations, nous avions parlé des animaux sauvages et de la flore laurentienne. Il me paraissait, à moi, qu'il regardait le genre humain, qu'il l'étudiait avec une curiosité toute scientifique. Il devait, de même, étudier les mœurs des papillons dont il connaissait plusieurs espèces et dont les noms l'enchantèrent. Fréquentant divers milieux, n'appartenant à aucun, n'appartenant qu'à la race des créateurs, il cherchait partout ses matériaux.

Sa modestie nous étonnait ; il n'avait pas encore pris conscience de la qualité singulière de ses dons. Ma mémoire auditive a retenu le timbre de sa voix : il avait une manière à lui de dire — *oui* ? sur un ton élevé quand on le félicitait, quand on lui apprenait qu'autrui avait trouvé beau un de ses contes, quand on lui suggérait d'écrire et de publier plus souvent.

3. *Objets perdus*, poèmes. Editions de Malte, Montréal 1951.

Comment était-il, déjà, de sa personne ? Il était beau — comme un berger de la Grèce antique, disions-nous, lorsque nous l'avions rencontré par hasard. Je ne pensais pas devoir un jour chercher une image moins banale, que je ne trouve d'ailleurs pas — avec un air candide, hautain mais non pas arrogant, un front où semblaient lutter la persévérance et l'aboulie, la mollesse et la force des doux. Tous les contrastes de son esprit revenaient à la surface de ce visage aux lignes pures. Jusqu'à la fin, les gens qui le connaissaient peu ont pu croire, vraiment, qu'il avait tous les bonheurs ; c'est qu'ils n'avaient jamais lu ou qu'ils avaient oublié ce portrait qu'à seize ans, Sylvain Garneau semble avoir fait de lui-même :

C'était un grand enfant, un ange de satan.
Sa longue chevelure et son grand front montant,
Son regard insistant dans sa ronde figure,

Tout son être, obsédait, troublait comme un désir.
Et toujours, sur sa bouche à la fois douce et dure
Un sourire moqueur frissonnait de plaisir.⁴

dans un poème qu'il termine ainsi :

Et puis voilà comment un jour ce grand enfant
Quittant tous ses amis, ses parents et sa ville,
Avait fui pour toujours cet avenir servile
Qu'on lui offrait. — Et plein d'un rêve triomphant,

A travers les pays il s'en va maintenant.
Personne ne le connaît en aucune ville
Car jamais il n'arrête sa marche frébile.
— Il devait revenir, mais encor on l'attend.

4. *Amérique Française*, V, 9 ; novembre 1946, page 6.

Et je crois que longtemps il cherchera ainsi
La fin de son rêve. Et depuis longtemps ici
On aura oublié cet enfant exécrable

Lorsque soudain, un jour, épuisé, résigné
A jamais ne chercher rien qui fût introuvable
Il reviendra, le pauvre, et mourra, indigné.⁵

On ne peut tout citer dans un aussi court article. Pour une étude approfondie de son œuvre, il faudrait réunir tous les textes épars : poèmes parus dans les journaux et revues, pièces radiophoniques et cœtera, — et notre littérature n'étant pas assez riche pour s'en passer, il faudra aussi que l'œuvre inédite de Sylvain Garneau soit publiée intégralement. En attendant, on peut regretter qu'il n'ait pas songé — mais qui donc y songe ? — à faire un testament littéraire.

ANDRÉE MAILLET

5. *Amérique Française*, V, 9 : novembre 1946, page 8.



BANQUET

J'ai banqueté
A la table de la vie.
J'ai tout bu
Ce qu'elle m'offrit :
Un vin
Qui goûtait la mort.
Et comme à Cana
Le bon vin
Était pour la fin ;
Un vin
Qui goûtait la jeunesse,
La joie de vivre.
Je n'ai pu le savourer
Longuement,
Car j'étais ivre
Du premier vin...

PAUL ANDRINET

CONSCIENCE DU THÉÂTRE

par

LUCIEN COLLIN

Il ne saurait s'agir de remonter au Déluge lorsqu'on parle théâtre au Canada. Il y eut théâtre avec des troupes canadiennes et des auteurs français, il y eut accueil de vedettes étrangères, il y eut le Père Legault. De nos jours nous recevons avec un enthousiasme non feint des troupes entières et le succès se poursuit, sans arrêt. Il y a vraiment réception, chaleur, émotion.

N'en déplaie aux enfants de Marie et de Joseph, aux salonnards (on dit bien sorbonnards, communards), aux avortons du snobisme de la petite aventure, des bouches-en-cœur ou en autre chose, des pratiquants (il s'en trouve) des vedettes nocturnes ou diurnes.

Mais voilà : distinguons comme ces messieurs de la philosophie ! Public de public. Public : au sens large, celui qui répondrait au micux à l'idée de Gratien Gélinas sur le théâtre. Sans rire, il va de soi. Public : au sens restreint, celui qui conviendrait parfaitement aux conceptions théâtrales de Jean Gascon. Le plus sérieusement du monde s'entend. Toutefois, il ne faudrait pas séparer mais unir, dirait Maritain, car nous aimons rire autant que pleurer et rêver.

Nous ne détestons pas l'illusion et l'illusion d'ailleurs n'alimente-t-elle pas en partie le théâtre, même le plus sanglant ? Notre condition de peuple solitaire nous invite à toutes les possibilités d'évasion et de création.

Acceptons que nous sommes prêts à la comédie et au drame et pas encore à la tragédie. Sauf, pour sûr, la tragédie historique et littéraire des auteurs et pays étrangers. C'est d'ailleurs notre héritage de Belles-Lettres. Et nous en avons. Chers manuels ! La nôtre, je veux dire notre tragédie est en gestation. Gestation, pourquoi pas ? Notre conscience du péché et de la joie se confond trop délibérément encore avec la confession toute courte et l'agréable ou la désagréable partie de cartes. Avec Rye ou sans Rye. Plutôt avec. Disons entre le plaisir des sens repus et le salut tranquille du dimanche et des jours de fête.

Ne blâmons personne : nous y sommes tous dans la marmite aux sortilèges. Les lâches se reconnaissent souvent à leur silence et bourrades et nous sommes des silencieux et des bourrus. N'est-ce pas ? Ce ne sont pas tels articles de journaux et de revues, tels livres, telles beuveries en terre étrangère ou natio-

nale qui changeront beaucoup à l'affaire. Notre pays est neuf, neuf, neuf, et nos idées vieilles, vieilles, mortes. Tout le monde croit à la nouveauté, à la fraîcheur, à l'immaculé : avec les idées des autres, avec les œuvres des autres, avec la conscience des autres.

Gratien Gélinas atteint à la notoriété tant comme acteur qu'auteur plutôt avec le vaudeville, la caricature, la farce que la conscience. Jean Gascon au poil avec la tradition et les succès parisiens.

Que deviennent les nôtres, là-dedans ? Au sens caché, au sens profond : péché et joie.

Il reste l'effervescence. C'est quelque chose et nous en sommes, pour ce bout d'oreille. Cueillons, buvons, fêtons. Mais, diantre, cessons de vivre exclusivement en parasites ou peu s'en faut. Nous pouvons mieux, nous pouvons plus.

A votre tour, messieurs les acteurs ! Nous en avons et d'excellents. Genre conservatoire, genre instinctif, genre lyrique, genre dramatique. Quelques mystiques. Hélas, il n'y eut qu'une continuité dans notre théâtre et c'est encore au Père Legault que nous en sommes redevables. Le chuchotez-vous parfois, petites voix des grandes coulisses ?

Il est grand temps que le oui ou le non tranche le quignon de pain. Et il fut beau et sombre.

Beau parce que humain ; sombre parce que mortel. D'ores et déjà, c'est le tribut qui l'emporte sur l'élan. L'élan des temps anciens. A la source.

L'artiste se recroqueville. Il est clos. Il n'est plus un homme comme les autres. Sorte de Narcisse, sorte de Néron, sorte de soi-même en lui-même ! Ça va. Il faut vivre. Et l'on vit : de la Radio et de la Télévision. Et l'on meurt : de la Radio et de la Télévision. Du charme, de la facilité, du cachet (lourd), de la publicité.

Où est passée l'époque où le texte était plein de veines et l'emportait sur la vitesse, l'argent et la renommée ? Où est passée l'époque de la transparence et du dépouillement ? Où est passée l'époque où l'homme était homme sans l'hommerie du vieux Montaigne ? Où est morte la saison, la saison des dieux et des déesses ? L'existence souffle des misères : nous en savons d'extrêmes ; l'existence prolifère ses grandeurs : nous en connaissons d'authentiques. L'existence est chienne. Nous en témoignons. Mais l'Art, messieurs, l'Art, messieurs, je vous prie ?

L'Art est seigneur et maître et nous barbouillons ses larmes. Maintes fois. A l'arrière-scène. A l'avant-scène. Cette grande personne nous dépasse tous et nous lui bottons le derrière. Nous écoulons la marchandise

à la verge. À la semaine et au mois. En chambre d'hôtel. Ça sent la défaite, la thèse, le voyage à entreprendre, la caisse à remplir. Les vignes rouges. Toutes les gueules ensemble n'y modifieront rien. Ton masque n'est pas le masque. Le masque le voici : (le seul) le péché, la joie. Du dedans. Que deviennent nos écrivains en tout ce fourbi de premières? Ceux qu'on connaît ou ceux qu'on ne connaît pas? Ceux qu'on lit ou ceux qu'on ne lit pas? Ceux qu'on refuse ou ceux qu'on ne refuse pas? J'entends les écrivains de chez nous avec une plume, une lampe, une conscience à nous. Les reconnaissez-vous?

Vous savez ceux qui meurent de faim un peu plus, un peu moins.

Sûrement, cela n'a pas d'importance.

Imaginez-vous un théâtre sans écrivains, des écrivains sans écritures? Avons-nous songé à l'aventure Claudel-Barrault, à l'amitié Jouvet-Giraudoux? Ah! non, ce n'est plus la même chose! Si c'est la même chose : la rencontre est la rencontre. Nous sommes au niveau de la découverte et de la sympathie, de la collaboration et de la communion. Dans l'étreinte du frémissement et du rayonnement. Nous sommes aux flancs de l'humanité : corps et âme. Et personne ne s'est renié, tous se sont livrés. Tel en lui-même et avec l'autre.

Par la poésie, le drame et la tragédie. Pas en blanc-manger.

L'écrivain est l'homme de l'inquiétude-plénitude. Ni héros, ni saint, il s'achemine. Qu'en faites-vous? Qu'en faites-vous? Un scripteur, un polisseur, un chimpanzé de la rhétorique policière. Et le pire aveuglement c'est de croire que la course puisse se continuer indéfiniment. Directeurs de théâtre et de troupe, metteurs en scène, réalisateurs à sens unique et de toute obédience, vous nous offrez des nourritures étrangères, vous accueillez les grosses farces à ficelles, vous exploitez les succès des autres. Vous refusez les expériences partielles ou totales, vous rejetez la conscience des nôtres et vous dormez en paix. (Vobiscum.) Mangez et buvez; riez et chantez; rêvez et dansez.

Le scandale n'est pas ne pas avoir de théâtre national.

Il gronde ailleurs. Il s'enfle du mercantilisme, du refus, de l'absence, du jeu et peut-être de la brève suffisance. Il est de rare nation où le peuple soit si près de nous, pas d'écrivains où la respiration ressemble tant à la nôtre, pas d'histoire où le destin soit si rapproché du dialogue. Le peuple, les écrivains, le dialogue qu'en faites-vous? Qu'en faites-vous responsables du théâtre chez nous? Une question de préséance, une question de subsistance, une question de prestige. Et la mystique alors? Le

feu alors? Le bûcher alors? Ouais, ouais. T'embête. Il n'est pas tellement difficile de vous atteindre. Le bouclier est percé. Et vous le savez. Inutile de nier : les actes persécutent. La mystique du commencement vous a quittés. Vous n'exploitez que le mythe. Le voilà le scandale.

Vous croyez tout bonnement que la Ville ou la Province nous dotant d'un théâtre et de subventions annuelles suffiront à vous réintégrer dans le dépouillement premier.

L'expérience Vilar suffirait à vous éclairer, car le miracle ou l'oracle lui vient simplement de la nudité, de l'humanité, de la conscience.

Il fallait y penser. Il fallait y croire. Il fallait poursuivre.

Dire que vous refusez toute expérience, toute poésie au théâtre et vous l'acceptiez avec Victor Hugo, l'écho.

Vous blasphémez sans plus. Vous tenez sur notre peuple des propos ignobles.

A un peuple enfant, de la nourriture saine et abondante.

Vous oubliez que notre peuple n'a pas connu les désespoirs, les suicides, les dévitalisations.

Il rit, il pleure, il rêve à sa manière. Riez, pleurez et rêvez avec lui. Penchez-vous de grâce et que signifie cette raideur et cette incompréhension?

Il a soif de conscience, de conscience humaine. Qu'en faites-vous? Qu'en faites-vous?

Vous l'abreuvez avec les écrivains des autres, avec les rires des autres, avec les larmes des autres, avec le péché et la joie des autres.

A quand le public, les artistes, les écrivains ensemble?

A quand donc?

Aujourd'hui : ça bouge là-bas. Ça bouge ici.

L'argent, soit, le théâtre, soit, mais surtout la conscience et la présence du théâtre.

Nous savons des jours où les tergiversations ressemblent étrangement à de la lâcheté sinon à de la trahison.

Périssent l'autre : je demeure.

Mais la conscience du racinement, c'est autre chose.

Elle est faite du public que nous avons jusqu'ici gavé d'insipidités et de drames-gros-Jean-comme-devant ; d'artistes qui ont maintes fois flanché ; d'écrivains qui meurent ou qui s'enlisent faute non de gloire ou de bénédiction mais de compréhension.

Elle s'ouvre la conscience, pas comme l'œil de Caïn, hein, mais plutôt comme l'œil de la nation et de la création. (Ni plus ni moins.) Et nous y apercevons, au fond, au fond, tous les Langévins, tous les Toupins, tous les péchés, toutes les joies de l'humanité chez nous.

Et toutes les fausses-couches des déracinés chez nous (salut).

Un moraliste contemporain :

JACQUES CHARDONNE

par

LOUIS-PHILIPPE ROBIDOUX, de la Société Royale

C'est avec une frappante et rare unanimité que les critiques littéraires de ces vingt dernières années se sont penchés sur l'œuvre délicate et infiniment nuancée d'un moraliste égaré dans le roman. Je dis : *égaré dans le roman*, mais à tout bien considérer, l'expression est inexacte, car Jacques Chardonne paraît avoir spontanément choisi ce genre littéraire comme étant le plus conforme à l'expression de sa vaste connaissance du cœur humain, conforme aussi à son tour d'esprit qui va d'un vif agrément pour les choses d'ordre purement sentimental à une prédilection toujours visible pour les spéculations philosophiques, morales, sociales et psychologiques. Après avoir lu Jacques Chardonne, on ne comprend plus que le roman soit un genre si souvent décrié, mais on se rend parfaitement compte que nulle part, peut-être, l'analyse psychologique ne se meut plus à l'aise que dans ce domaine, pourvu que l'auteur ait quelque chose à nous dire et qu'il sache le dire. À cet égard, on peut affirmer que Chardonne se renouvelle avec beaucoup de bonheur en chacun de ses livres ; que tous ses ouvrages débordent de nouveautés et d'heureuses surprises.

André Billy, critique littéraire au « Figaro », de Paris, avant le désastre de juin 1940, écrivait judicieusement : « Jacques Chardonne n'est pas de ces romanciers qui produisent des romans comme les pommiers produisent des pommes ; l'application, la volonté, la délibération, le calcul ont une part importante à l'élaboration de ses livres ». Et le même critique poursuit : « La tradition si française de l'analyse psychologique n'est pas près de s'éteindre. On doute même qu'elle ait jamais été, depuis la fin de l'époque classique, aussi brillante : Gide, Maurois, Chardonne, c'est un joli faisceau de talents et qui ne laisse pas d'illustrer une tendance réputée caduque ».

Cette association de noms, j'en conviens, est honorable, mais j'ai l'impression que des quatre écrivains mentionnés par le critique du FIGARO, Chardonne est celui qui échappe le mieux à tout étiquetage conventionnel. Sans doute, on le classe d'emblée et je le classe de même parmi les moralistes, mais à quelle famille de moralistes appartient-il au juste ? Il vaut mieux ne rien préciser, à moins qu'on ne se tire de la difficulté en disant, ce qui est peu

compromettant, qu'il se range dans la meilleure.

Un de ses amis de toujours, Maurice Delamain, affirme que trois puissants écrivains : Flaubert, Nietzsche et Tolstoï, ont exalté et passionné son adolescence. Mais il ajoute que cette « substructure est peu visible en Jacques Chardonne ». Et pourtant, « quand on l'aperçoit, dit-il, on ne voit plus qu'elle, mais elle est recouverte de sages alluvions. Car la révolte, il en constate les abus, et il l'étouffe ; l'explosion verbale, il l'éteint sous le goût ; la simplicité, il faut la nuancer à l'infini. C'est entre ces deux pôles : émotivité et maîtrise de soi, que se placent ses réflexions ».

Mais pourquoi toujours essayer d'étiqueter les écrivains ? Cela me paraît un jeu aussi vain que puéril, à moins que l'on n'ait une compilation à faire, une dissection du cœur et de l'esprit à pratiquer, un arbre généalogique littéraire à dessiner. Alors, il est de coutume de rechercher les parentés spirituelles, de retracer les affinités intellectuelles, les ramifications des goûts et des tendances qui se transmettent d'un penseur à l'autre ou qui se contractent par un long commerce avec des intelligences qui se rapprochent sans se connaître, qui s'aiment par-delà la vie et par-delà la mort.

Dans un article qu'il consacrait, naguère, à l'auteur de

CLAIRE, Edmond Jaloux, de l'Académie française, écrivait notamment : « Les pensées les plus ingénieuses, les plus hardies, les plus vraies, naissent naturellement de la plume de Jacques Chardonne ; c'est un émerveillement continu. »

Que ces pensées naissent tout *naturellement*, je me garderai, pour ma part, de souscrire à tel jugement, car elles sont en même temps trop profondes pour n'être pas plutôt le résidu, l'aboutissant de mûres réflexions et de salutaires et longues méditations. D'ailleurs, c'est Jacques Chardonne lui-même qui confiait un jour à un autre critique littéraire, qu'il est dans ses habitudes de châtier son écriture autant que sa pensée. À l'interlocuteur qui lui demandait : « Comment écrivez-vous ? » Il répondait, et je cite de mémoire : « J'écris tout d'un trait trois mille pages et j'en livre, plus tard, trois cents à mon éditeur. »

Voilà un aveu qui en dit long sur sa façon de travailler et qui explique, par voie de conséquence, la solidité de ses jugements, la justesse de son goût, la qualité de son style, la clarté de sa phrase, délicieusement dépouillée de tout oripeau inutile. Il s'est peint lui-même, mais avec beaucoup trop de modestie, pour en avertir ses lecteurs, en mettant dans la bouche du personnage central d'une de ses premières œuvres, ces nobles

mots : « J'ai une particularité du caractère bien étrange dans ma condition d'homme : je ne peux goûter que les choses qui me semblent éternelles ».

Dans une telle disposition d'esprit, il n'est pas surprenant que Chardonne préfère habituellement la sûreté du trait aux lignes floues et imprécises, la profondeur à tout ce qui est superficiel, la vérité limpide aux spéciosités laborieuses, la beauté vraie à l'apparence trompeuse du clinquant et du sonore. De ce côté, il rejoint le bon vieux Michel de Montaigne. Moins sceptique que lui, il ne laisse pas, néanmoins, d'être aussi perspicace et aussi pénétrant. Le scepticisme de Montaigne est une tournure naturelle de sa pensée ; celui de Chardonne a quelque chose de plus inquiet et, peut-être aussi, de plus subtil ; mais ce qui frappe surtout, chez notre moraliste contemporain, c'est sa totale inaptitude à vouloir endoctriner. Bien que ses livres fourmillent d'admirables sentences, Chardonne n'est jamais sentencieux au sens strict de ce mot, et sermonneur moins encore. Il nous donne le fruit de sa pensée avec une rare délicatesse, avec cette pudeur exquise qui est l'apanage des grandes âmes.

Dans la production littéraire française de ces quinze ou vingt dernières années, je ne sais rien de plus propre que cette prose tantôt forte et tantôt douce, ado-

nablement nuancée, pleine de suc et de substance.

« L'objet de luxe ne se laisse manier que par l'homme qui détient le secret », affirme-t-il quelque part, et l'on est enclin à appliquer ce mot au « luxe » réel et incontestable de ses conceptions morales et philosophiques.



Voici quelques belles pensées, glanées au hasard dans *CLAIRE*, l'un de ses livres dont on a le plus parlé.

« On remarque, dit-il, dans la rue, des sortes de fous, qui parlent tout seuls, en maugréant. Ce sont des solitaires, mais ils ne s'en doutent pas, tant ils sont agités par leurs réflexions. Moi aussi, je suis un solitaire, mais plus souriant et tout rempli de paroles intérieures et d'intense rêverie. La rêverie vient avec l'âge. Le jeune homme n'a que des projets, car l'avenir sollicite l'activité ; l'avenir est trop vivant, trop excitant pour toucher profondément l'esprit. C'est le passé qui est suggestif, avec ses images fugaces de rêves et ses perspectives indéterminées. »

Et cette autre pensée :

« Les hommes seraient plus heureux, si on leur parlait moins de bonheur. D'instinct, ils sont facilement contents et n'aiment pas à quitter la vie. Mais on les tourmente avec des formules, et on a vite persuadé chacun qu'il

est malheureux, vide et inexistant, que son plaisir est abject ou illusoire. »

Sur sa mère mourante, il écrit ces mots d'une émouvante simplicité : « Ma mère me dit que je devrais sortir par ce beau temps. Il ne faut pas rester pour moi... Je te vois très bien quand tu es parti... J'ai dans la tête des images d'autrefois... si variées... si nettes... si jolies, que je ne peux pas penser à autre chose... — Il faut que tu retournes à Paris... On t'attend... Tu n'as pas besoin de t'occuper de moi. » Et Chardonne ajoute : « Je reconnais dans ces mots de ma mère un de ces scrupules de jadis, cette pudeur maternelle, cette réserve amoureuse, cette crainte que je m'ennuie auprès d'elle. »



Dans une très intéressante lettre-préface écrite à l'auteur de *CLAIRE*, l'éditeur Bernard Grasset remarquait, il y a près de vingt-deux ans : « A la vérité, ton œuvre échappe à toute classification rigoureuse, tenant en effet des deux genres dont j'ai cherché, dans ces pages, tout en les distinguant, à révéler les étroites parentés : l'écrit moraliste, tel, du moins, que le conçut notre Vauvenargues, et qui révèle tant d'aveux, — et cette forme proprement française du roman, si proche de la confession. »

Or, Jacques Chardonne s'expli-

que lui-même en ces termes sur la tendance de son esprit et le but de son œuvre littéraire : « J'écris des romans pour exprimer la pensée par les moyens de la vie, non pas une pensée arrêtée, une leçon, mais un débat, un drame moral, une recherche spirituelle, que je confie à mes créatures, afin qu'elles vérifient ces problèmes et les portent plus haut que je ne l'eusse fait sans leur assistance. »

Glanées encore, dans un autre de ses livres, *L'AMOUR DU PROCHAIN*, ces remarques profondes :

« Le bonheur se trouve plus facilement dans l'action, dans une tâche absorbante, pleine de surprises et qui ne laisse aucun repos. J'envie les savants, enfermés dans un laboratoire, sur la piste d'une invention. Ils ont résolu tous les problèmes. »

« Le malheur ne veut pas de résignation ; il est toujours imprévu, exaltant, extraordinaire, et demande une belle âme. »

« ...Plus un enfant nous ressemble, plus il nous inquiète. Nous craignons surtout pour lui les dangers que nous avons connus. Nous ne désirons pas qu'il nous continue. »



Sur l'amour et le mariage, Chardonne a écrit d'admirables choses. Notre moraliste a même

rassemblé là-dessus tout un livre de remarques, de maximes et de réflexions qu'il a intitulé : *l'Amour, c'est bien plus que l'amour*. Je laisse volontiers ce sujet de côté pour en aborder un autre, moins riche de sentiments, certes, mais qui, en raison même des temps troublés que nous vivons, est plus passionnant encore. Il s'agit des idées politiques, économiques et sociales de Chardonne, idées qui me semblent débordantes d'aperçus subtils et qui ne laissent pas de faire réfléchir quiconque s'arrête à considérer un tant soit peu les bouleversements qui s'opèrent actuellement à la suite du plus terrible cataclysme de tous les temps, celui de 1939 à 1945.

Notre moraliste prend soin de nous dire, quelque part, qu'il n'est d'aucun parti, et c'est déjà une tendance d'esprit qui recommande ses jugements à notre plus vive attention. Il n'est ni de la droite ni de la gauche, ni royaliste, ni socialiste, ni communiste. C'est un philosophe, un psychologue, un observateur, un analyste des systèmes politiques et économiques et qui, sans aigreur, sans amertume et sans insistance, nous révèle le fond calme de sa pensée, la somme de ses observations. A cet égard, l'un de ses livres, commencé en juillet 1938, terminé en décembre 1939 et achevé d'imprimer à Dijon, en janvier 1940, soit cinq

mois seulement avant le désastre de la France, intitulé *CHRONIQUE PRIVEE*, est tout à fait révélateur.

Voici, de cet ouvrage, quelques phrases qui ne sont pas pour déplaire à ceux qui vouent un culte affectueux au passé, à ceux que les innovations soudaines et insuffisamment mûries laissent indifférents :

« La distinction gauche et droite ne veut rien dire. C'est au mot *conservateur* que je trouve un grand sens. Le conservateur est un homme sans préjugés, sans ivresse, qui ne se laisse pas engloutir par le futur, mais que portent en avant son acquis et une constante élaboration des forces vives du passé dont il n'est pas séparable... Une démocratie est perdue quand ses conservateurs sont défaillants. »

Voilà un beau témoignage. Mais notre auteur est loin de se montrer aussi tendre pour les tenants du socialisme. « Les socialistes, écrit-il, font de la politique et se moquent de l'intérêt général. Ils disent que le profit personnel ou intérêt privé, est en conflit avec l'intérêt général et que les nationalisations s'imposent partout... Or, c'est dans les entreprises « nationalisées » que l'intérêt personnel ou le profit sont très nuisibles et s'opposent au bien de la communauté... Quand l'industrie, le commerce et l'agriculture seront « nationalisés », la France sera complète-

ment ruinée. C'est tout ce que les socialistes peuvent faire pour le peuple... » Et Chardonne conclut sévèrement, mais véridiquement : « Je ne reproche pas aux socialistes leurs intentions et leur but, mais les moyens qui vont contre le but, et leur état-major d'enfants, et le gouvernement qu'ils nous ont offert à une époque de tempête sur le monde. Ce gouvernement (il désigne ici surtout le gouvernement Blum) n'a rien donné au peuple que des mots. Mais il a su très bien détruire de petits patrimoines, de petites entreprises, l'avenir de ces familles où sont concentrés les sucs de la France... C'est un vilain métier que d'exciter des ignorants pour se faire applaudir, quand on ne peut rien leur donner, parce qu'il n'y a rien à prendre. Partout où des apôtres du peuple ont saisi le pouvoir et renversé la société, ils ont mis leurs troupes à la ration et à la servitude, les priant d'attendre. »

Voilà fait, en peu de mots, le procès des socialistes et je pense, pour ma part, que Chardonne a raison.



Voici encore deux ou trois réflexions qui se rattachent naturellement à celles citées tout à l'heure. C'est à propos d'un défaut qu'on ne trouve pas seulement à la base du socialisme, mais qui s'insinue un peu partout et qui fait le malheur des

individus et le malheur de la grande famille humaine.

« Nos principales querelles, dit l'auteur de *CHRONIQUE PRIVEE*, reposent sur un vieux préjugé, on ne supporte pas qu'il y ait des riches et des pauvres... Aujourd'hui, à tous les échelons de la société, on supporte mal plus riche que soi. On sait que l'argent ne procure que l'ennui et la satiété, on le dit aux indigents, mais chacun jalouse plus riche que soi et lui prête une puissance occulte, toutes sortes de maléfices.

« On veut punir ces sorciers qui ont pris l'argent des pauvres. La richesse, même illusoire, est le bon moyen pour discréditer un adversaire politique ; on dira, selon les circonstances : « Les riches veulent la guerre », ou bien : « Les riches ne veulent pas la guerre ». L'argument est infailible. Depuis longtemps, la littérature fait la satire du bourgeois. Il semble que tout romancier, à travers mille fictions, poursuit de sa rancune un oncle fou, lubrique et avare. Des journalistes aveugles parlent encore de « la classe des possédants », quand les principales usines de Cormeilles ou d'Argenteuil appartiennent à d'anciens ouvriers. Bref, il paraît que ce n'est plus la société, c'est l'argent qui a corrompu les hommes. La société serait bonne, sans le profit. Je n'en suis pas sûr du tout. J'ai même idée que ce serait pire. Ôter à l'homme ses ressorts

naturels, c'est en faire un monstre. »

On le voit, Chardonne stigmatise, comme il convient, la jalousie, l'envie qui engendre les querelles de classes, les luttes fratricides, quelquefois même les plus sanglantes révolutions. On ne supporte pas, c'est un fait, qu'il y ait des riches et des pauvres. Les moins fortunés oublient de plus en plus cette parole du Christ : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ».

Je pourrais continuer de vous citer de ces substantielles réflexions que l'on trouve dans tous les livres de Chardonne ; il faut cependant se borner. Seulement, je ne veux pas terminer sans vous dire ce qu'il pense d'un système économique que l'on a beaucoup loué et que l'on a calomnié, décrié plus encore : le *capitalisme libéral*.

« Notre pays, dit Chardonne, doit sa richesse au capitalisme libéral. Grâce à lui, en trois générations, le bien-être du manœuvre s'est accru plus qu'en vingt siècles. Il permet de satisfaire la variété des goûts et admet une sorte de liberté très chère aux Français... Il n'y a pas de position stable entre le *libéralisme* et l'*étatisme* ou le communisme. Les régimes intermédiaires sont trompeurs et mènent à l'oppression des bureaux, aux réglementations infinies, au travail forcé, aux lubies d'un tyran ou d'un groupe de tyrans. Le *capitalisme libéral*,

bien adapté à la nature de la France, n'est pas sans défauts. Il est exposé aux crises parce qu'il exige un marché libre et rectifie toute erreur à ses frais ; il est sévère. Il n'a pas d'autres inconvénients. Ceux qu'on lui attribue sont le fait d'une législation qui favorise la concentration des capitaux, les monopoles, l'accroissement démesuré des entreprises et qui protège certains groupes. Cette législation est contraire à l'esprit du *capitalisme libéral*. Walter Lippmann, dans son livre lumineux et irréfutable, LA CITE LIBRE, dit justement : « Ne parlons pas du régime capitaliste, mais du régime des sociétés anonymes. » « Le capitalisme libéral n'est pas opposé à la surveillance de l'Etat qui doit défendre la dignité de l'homme et ses conditions de travail contre les chefs butés et peureux, interdire l'enrichissement illégitime, investir une portion du revenu national dans le peuple et dans le patrimoine commun dont le peuple tire sa subsistance, se gardant de tarir les sources de ce revenu et d'intervenir dans le recrutement des cadres. »

Et Chardonne de conclure, après d'autres considérations aussi profondes, par ces paroles prophétiques, qui annoncent l'épouvantable catastrophe qui devait, en juin 1940, plonger la France dans un fleuve de sang, dans un abîme de monstruosité, de misères et de deuils : « Un jour, on

se souviendra du temps où presque tout le monde possédait ce luxe qu'on appelait le *nécessaire*. Le pouvoir des banques, les travers choquants qui s'attachaient à la cupidité et à la propriété privée, paraîtront bénins quand ils seront remplacés par l'appétit du pouvoir, le déchainement des tyrans, l'impudence des favoris, et que nous serons réduits au troc des objets autorisés. Alors, on évoquera la *féerie d'antan*. »

Quand on pense aux malheurs épouvantables qui étreignirent, durant la dernière guerre, la France, on est forcé de convenir que Chardonne avait vu fort loin et qu'il avait, dès 1939, le sentiment très net de la catastrophe qui devait se produire, moins d'un an après, dans son pays. Il n'est donc pas seulement un moraliste pénétrant, un écrivain émouvant, le romancier du couple ; un subtil analyste du cœur humain, mais encore un psycho-

logue, un sociologue magistralement clairvoyant.

★

Jacques Chardonne n'a plus beaucoup écrit depuis la dernière guerre, mais ses œuvres complètes sont, à Paris, en voie de publication, si cela n'est déjà terminé, et pour des milliers d'admirateurs de cet écrivain délicieux et clairvoyant, ses livres resteront comme un monument de sagesse, de psychologie, de vérité, de mesure et de pondération. Certes, le nom de Chardonne ne disparaîtra pas, non plus que le meilleur de son œuvre. Il occupe, dans les lettres françaises du dernier demi-siècle, une place de premier choix, un rang que ni le temps, ni la concurrence d'autres écrivains, si bien doués soient-ils, ne sauraient lui faire perdre. Il est possible que Jacques Boutelleau — c'est son vrai nom — fils d'un grand industriel de Barbezieux, entre dans l'oubli, mais Jacques Chardonne, lui, est promis, je pense, à l'immortalité.

* * *

Avec ce numéro, votre abonnement à *Amérique Française* 1954 prend fin : l'avez-vous acquitté ?

SOUVENIRS

(suite)

par

Henriette Tassé

En 1916, lorsque M. A.-L. Caron fit construire La Palestre Nationale, j'allai le voir pour lui demander d'accorder des heures aux femmes et aux jeunes filles, ainsi que des leçons de culture physique et de natation : « Cela ne changera rien dans la construction », lui dis-je. Il me répondit : « Les Canadiennes françaises ne sont pas sportives. » J'ajoutai, cela s'explique facilement : tous les Y.W.C.A.¹ sont dans l'ouest de la ville ou dans Outremont et il est défendu aux catholiques d'y aller.

Dès l'ouverture, M. A.-L. Caron donna des heures aux femmes et aux jeunes filles et il n'eut pas à le regretter car il y eut dès les premières années plus de jeunes filles que de jeunes gens. Après la guerre de 1914, M. Caron fit venir à grand frais M. et Mme Helbert, qui avaient obtenu les premiers prix de culture physique à l'Exposition de 1900, à Paris. L'homme enseignait aux hommes et la femme aux femmes. Je suivis ce cours et j'y amenai des amies ; depuis je fais de la culture physique tous les matins.

Les Canadiennes françaises doivent beaucoup à M. A.-L.

Caron car sans lui nous n'aurions pas de centre sportif dans l'est de la ville. Il a vendu la Palestre Nationale mais son œuvre continue.

Pour donner l'exemple, j'y allais avec ma jeune fille qui devint une experte car elle plongeait de la galerie dans la piscine en faisant une culbute avant de tomber à l'eau. A Iberville, elle plongea du toit du club de yacht et il n'y avait que deux jeunes gens des deux côtés de la rivière Richelieu qui pouvaient plonger d'aussi haut. Je n'étais pas là et je lui défendis de renouveler cet exploit dangereux pour une jeune fille. Mon fils plongea du haut des arcades du pont de Châteauguay ; là aussi je n'étais pas présente car l'eau est peu profonde en cet endroit. Il voulait imiter celui, qui au Parc Sohmer, plongeait d'une centaine de pieds dans un bassin de six pieds par quatre. Ce que la jeunesse est imprudente !

Ma jeune fille dut travailler dès l'âge de seize ans, étant encore dans l'âge de la croissance, cela la fatigua trop et elle fit de la tuberculose pulmonaire. Je la soignai seule sans garde-malade ni servante pendant dix-huit mois. Ayant demandé au docteur

¹ Young Women Christian Association.

Grenier, spécialiste de cette maladie, de m'avertir lorsque la mort serait proche, il me dit : « Elle peut passer le carême s'il ne survient pas de syncope. » Je dis à Jeanne, pour ne pas l'effrayer : « Le prêtre vient donner la communion aux malades au début du carême, ensuite les prêtres sont trop occupés par les retraites ». Elle reçut les derniers sacrements le sourire aux lèvres. Le vicaire qui la visitait était le plus sympathique des vicaires de Saint-Louis-de-France et un saint homme. Elle mourut le lendemain de Pâques comme le Dr Grenier l'avait prédit.

Une religieuse vint la voir mais comme elle était trop faible pour recevoir, elle laissa une enveloppe dans laquelle se trouvait écrit en grosses lettres une prière pour dire à l'heure de la mort. En l'ouvrant, Jeanne me dit : « Regarde, maman, c'est bien assez pour m'effrayer. Mais la mort, c'est tout de même l'*Inconnu*?... »

Dans un carnet que j'avais donné à mon fils comme souvenir, il trouva au milieu, son testament écrit de sa main défaillante : « Je donne telle et telle chose, à maman, puis trop faible pour continuer, elle ajouta en travers de la page : « Je donne tout à maman. »

Je n'eus de garde-malade que le dernier jour. Elle m'aida à l'ensevelir ; je lui mis sa robe

de bal avec une guirlande de fleurs autour du cou pour masquer sa maigreur. Comme Vandelac, l'entrepreneur de pompes funèbres me dit : « Elle est trop maigre pour qu'il soit nécessaire de l'embaumer, » les hommes ne la touchèrent que pour la déposer dans son cercueil.

Le salon, qui était grand, fut rempli de fleurs et les visiteurs nombreux ce qui adoucit notre affliction. La peine de son fiancé était pénible à voir. Et moi, qui n'avait pas eu de sœur, j'étais si heureuse d'avoir des filles car j'ai été comme une sœur pour ma mère, étant l'aînée, et je me disais que même mariées je les verrais souvent. Je me console en me disant que les misères de la vie leur ont été épargnées.

Dans nos heures de mélancolie, les souvenirs d'autrefois nous assiègent. Nos morts chéris et si regrettés hantent notre mémoire. Ils nous semblent près et pourtant comme ils sont loin !

Son fiancé vint la voir tous les soirs pendant un an ; puis je lui dis : « Vous êtes renfermé dans une pharmacie le jour et le soir vous vous enfermez dans une chambre de malade. Ne venez que trois fois la semaine. » C'était un boursier du Mont-Saint-Louis et il était quoique jeune encore, gérant d'une pharmacie. Je lui ai remis les lettres qu'il écrivait à ma jeune fille pendant ses vacances. Ce sont des lettres exquises que je lui ai

rendues avec regrets. Il est maintenant marié, a deux jeunes filles, est propriétaire de sa maison, possède une auto et sa pharmacie est des plus modernes. Il a dit à sa mère, après son mariage : « Je n'ai jamais aimé personne comme j'ai aimé Jeanne. »

Il soupaït tous les dimanches chez moi et il vint avec nous lorsque nous avons passé quinze jours au Manoir du Lac Masson. Après notre départ, il resta à camper avec mon fils, près de la petite rivière qui coulait près du Manoir, qui malheureusement a été incendié. Le gérant leur permit de prendre leurs repas au Manoir et cela seulement pour deux dollars par jour. La nourriture était aussi bonne que les meilleurs hôtels de Montréal. Jeanne, sa vacance finie, retourna avec regret avec moi à Montréal. Ce fut sa plus belle villégiature.

Il y eut un bal costumé et elle représentait des chrysanthèmes ; j'avais confectionné le costume et les fleurs. Le jury qui distribuait les prix n'était composé que d'hommes, ce qui fait que les prix furent attribués naturellement aux plus jolies femmes. On me demanda d'en faire le compte-rendu pour le journal *La Presse*, dont mon frère, René Lionais, est surintendant général et acheteur. J'acceptai à une condition, je ne nommerais que celles qui méritaient réellement

des prix. Tant qu'aux hommes les prix étaient attribués avec plus de justice. On m'avait demandé de faire partie du jury mais comme j'étais la seule femme demandée j'avais craint de froisser les autres femmes.

Mon fils sauva deux gardes-malades qui allaient se noyer dans le lac Masson. Il dut plonger tout habillé. Elles lui promirent de le soigner gratuitement si jamais il avait besoin d'une garde.

Mon aînée est morte à cinq ans d'une typhoïde ; en ce temps-là on ne nourrissait pas ces malades, maintenant on leur donne des injections de vitamines, ce qui aide la nature à se défendre.

Quelques mois avant sa mort, la sœur de maman qui était temporairement à l'Académie Saint-Léon, près de notre maison, avait dit : « Puisque l'enfant insiste pour venir à l'Académie nous la laisseront seulement écouter la sœur et les élèves. » Un jour, en revenant de l'Académie, elle dit à maman : « La sœur dit que nous avons un ange gardien et qu'il y a beaucoup d'anges au ciel. Cela ne se peut pas puisqu'ils ne pourraient se tenir en l'air. » Un autre jour, comme on avait amené les petites voir un mort, cela l'avait intriguée et elle me dit : « Tu sais, je vais mourir avant toi et tu ne viendras au ciel que longtemps, longtemps, après moi. Est-ce que je te reconnaitrai ? » — N'est-ce

pas étrange? Je n'avais que vingt-sept ans lorsqu'elle est morte. Les enfants ont des intuitions étonnantes. Elle n'avait jamais été malade et elle mourut six mois après m'avoir dit cela.

Emile Faguet dans *Philosophes et Moralistes* raconte qu'une enfant de sept ans, à qui on enseignait le catéchisme, demanda : « Et Dieu, qui est-ce qui l'a fait? » Une amie a une petite nièce qui lui posa la même question au moment de s'endormir. Elles ont touché la grande énigme, question que bien des philosophes se posent... Une autre fillette de six ans de la même famille à qui un prêtre demandait : « Combien y a-t-il de personnes de la Sainte Trinité? — Trois, dit-elle. — Et qu'a fait Dieu le Père? — Il a créé le monde. — Et le Fils qu'a-t-il fait?, ajouta-t-il. — Il est mort sur la croix pour nos péchés. — Et le Saint-Esprit. — Il n'a jamais rien fait, répondit l'enfant. »

Il est difficile de démontrer son action dans le monde...

Après la mort de ma jeune fille, en 1925, une amie paya mes dépenses à Old Orchard Beach, mais ma douleur jetait un voile sombre sur tout, puis tout y est si changé. Il y a un bowery en miniature, c'est trop bruyant et au Old Orchard House où j'avais passé des jours si heureux, mon oncle Alfred Lionais, qui s'y retirait avec sa jeune femme, me

dit : « Je suis le seul Canadien français, il n'y a que des Juifs ici. »

La seule chose qui m'intéressa fut une envolée en aéroplane. Comme la piste était sur la grève et que la marée était toujours haute au moment du départ, ce n'est que le dernier jour que je pus monter. En 1925, les appareils étaient primitifs. J'étais assise en avant du pilote et j'avais un casque en cuir pour assourdir le bruit du moteur. On chargeait \$5.00 pour cinq minutes. J'étais tellement enthousiasmée que je faisais signe au pilote de monter plus haut. Nous avons survolé Pine Point et les environs d'Old Orchard Beach, un trajet de vingt minutes et il ne me demanda que le prix convenu, \$5.00. En descendant, il me dit : « Do you want your money back? » Je répondis : « I guess not, take me back to Montreal. » Nous sommes montés à deux mille pieds. Les autos me paraissaient de la grosseur d'une fourmi et les grands hôtels comme des jouets d'enfants.

Depuis le jour où le comte de Lesseps évolua en avion au-dessus de Cartierville devant la foule émerveillée, qui l'acclama avec frénésie, j'avais toujours caressé le projet d'une envolée en avion. Ce jour-là j'ai enfin réalisé ce désir. C'est réellement, à vol d'oiseau, que j'ai vu la terre et la mer. J'en ai gardé une impression ineffaçable.

C'est la manière la plus agréable et la plus rapide de voyager. Pourtant j'ai parcouru la campagne sur des chevaux paisibles et sur des coursiers fringants ; j'ai vogué dans un yacht à voiles, mollement bercée par la brise ; j'ai fait du 50 milles à l'heure dans un yacht de course ; du 80 milles en automobile, mais je n'ai jamais eu cette sensation de bien-être que m'a donné cette ascension dans les airs. C'est une détente de tout le système nerveux, on aurait cru le contraire. Il faut en faire l'expérience pour être convaincu qu'on ne ressent aucune vibration, l'air ne semblait pas offrir de résistance et si je n'avais vu se dérouler le paysage je n'aurais pas su que l'avion était en mouvement.

On avait essayé de m'effrayer en disant que la descente était désagréable. La montée et la descente ne donnent pas de sensation pénible. L'aviateur m'a dit qu'il n'y a de sensation désagréable que lorsque l'avion descend trop rapidement. Comme la grève lui servait de champ d'aviation l'espace ne manquait pas. Nous avons atterri sans aucune secousse.

C'était la première envolée de la semaine car la pluie et la marée avaient empêché les avions de quitter l'aérodrome. Deux avions s'apprêtaient à monter mais je fus la seule à partir. Ce n'est que lorsque je fus revenue saine et sauve que parmi la foule,

qui est comme les moutons de Panurge, quelques-uns se décidèrent à risquer une envolée.

On m'a demandé si le vrombissement du moteur m'avait incommodée. Chose curieuse, à peine avions-nous quitté la terre que je cessai de percevoir ce bruit, pourtant j'étais sur le siège de l'avant, tout près du moteur. Les ondes sonores sont-elles brisées par l'hélice et les vibrations du son ne sont-elles perçues que par les gens sur terre, qui pourtant les entendent de loin ? Étais-je trop intéressée pour le remarquer ? Mon casque en cuir devait amortir les sons. Au Mont Blanc, où l'air est rarifié, un coup de pistolet, dit-on, ne fait pas plus de bruit qu'un coup de fouet dans la plaine.

Je suis montée seule avec le pilote, je n'ai donc pas été distraite par des gens nerveux. C'est un sport divin que je conseillerais aux neurasthéniques, ils ne pourraient faire autrement que de s'oublier devant l'immensité du spectacle. A deux mille pieds, en regardant en bas, je fus étonnée de ne pas avoir le vertige. C'est un monde nouveau qui s'offre à notre ravissement.

Lorsque l'avion quitta la grève je n'eus aucun serrement de cœur, j'avais une âme nouvelle d'où la crainte était bannie. Il me semblait avoir des ailes : les oiseaux sont les plus privilégiés des vertébrés. J'ai eu la sensation de n'être qu'un esprit dé-

gagé de la matière : c'est une volupté idéale !

Je comprends maintenant l'attrait irrésistible que possède l'aviation, malgré les dangers auxquels elle expose ses fervents. Je m'en irais ainsi dans un autre monde que je n'en serais pas surprise. De là-haut que la vie semble mesquine et vulgaire et ce quatrain de Baudelaire vient naturellement sous ma plume :

Derrière les ennuis et les vastes
chagrins

Qui chargent de leur poids
l'existence brumeuse,

Heureux celui qui peut d'une
aile vigoureuse

S'élancer vers les champs lumi-
neux et sereins !

Depuis mon envolée, je n'ai plus qu'un désir, c'est de remonter, mais cette fois en hydravion, pour un long voyage.

Lorsque je quittai l'hôtel pour me rendre à l'aérodrome, un monsieur me dit : « Si vous ne revenez pas, jetez-nous votre manteau comme le prophète Elie. » Comme lui j'aurais voulu poursuivre ma route à travers l'espace, vers l'inaccessible azur, là où commence le monde, là où il finit, mais l'éternelle énigme reste la même, nul ne peut la sonder ! Rien jusqu'à présent ne m'a donné une impression aussi intense d'Infini ! Ce n'est qu'avec regret que l'on reprend contact avec la vie ordinaire.

J'étais à Ottawa lors de la visite triomphale de Lindberg, en

1927, où je faisais partie d'une délégation de la Société des auteurs. Dans le groupe des avions, l'un des pilotes fit une chute fatale. Lorsqu'on emporta dans un train sa dépouille mortelle, Lindberg suivit le char qui la contenait en jetant des fleurs et cela à perte de vue.

Lorsque je fis une bronchite capillaire, mon médecin, le docteur Antonio Barbeau, si regretté de ses clients et de ses confrères et amis, me dit : « Comme j'ai plusieurs clients au Sanatorium Prévost, il me sera plus facile de vous voir tous les jours. » Car il fallait m'appliquer des ventouses soir et matin pour empêcher les suffocations si pénibles.

Lors de la construction des hôtels à Saint-Gabriel de Brandon comme toutes les chambres du Manoir du Lac étaient retenues, je dus loger à un autre hôtel où la nourriture laissait à désirer et si mal tenu que la plupart des pensionnaires voulaient aller au Manoir du Lac aussitôt qu'il y aurait des chambres de libres. J'étais dans le même cas, mais ne voulant pas prendre de risque, je demandai au gérant de me donner une chambre, en attendant, dans un chalet près de la grève où il n'y avait que des jeunes gens de bonne éducation.

Le matin je me levais à sept heures pour faire mes exercices

de culture physique sur la grève avant que les gens du Manoir se lèvent. Mais le dimanche, j'oubliai qu'on se levait vers sept heures et ce fut un éclat de rire dans chaque fenêtre. Je devais ce jour-là avoir une chambre au Manoir et les amies et amis devaient, m'a dit le gérant, déménager mes valises et fleurir ma nouvelle chambre pendant l'après-midi car mon beau-frère, Victor Tassé, venait me chercher tous les dimanches pour prendre le dîner chez lui.

La jeune fille, dont je devais occuper la chambre, eut peur d'un orage qui s'annonçait car elle retournait à Montréal dans son auto. On demanda la clef du chalet où j'avais fait un mannequin avec mes oreillers que j'habillai avec mes vêtements et tenant une valise dans chaque main pour me venger de leurs ricanements du matin. Apercevant le mannequin, on résolut de venir chez mon beau-frère pour me l'apporter. Les amis et les pensionnaires avaient réquisitionné l'autobus et tous les autos des pensionnaires de l'hôtel.

Après le souper, comme nous étions sur la véranda, en entendant les sirènes, ma belle-sœur et moi nous disions : « C'est une noce de campagne », mais qu'elle ne fut pas notre surprise de voir la parade s'engager dans le chemin des autos qui conduisait à la maison avec mon mannequin en évidence et en chantant une

poésie que le docteur Nolin avait composée :

Madame Tassé
En a-t-assez
De son chalet
De nécessité.

C'est une femme charmante
Qui possède une âme innocente.
Elle a l'âme d'un vrai poète.
Elle répond au joli nom d'Henriette.

Nous savons tous qu'en ce moment

Elle est à publier un livre.
Il importe qu'on la délivre
Qu'on la délivre absolument.
Nous allons la changer de bâtisse

Pour qu'elle puisse faire ses exercices

Et remuer du tic au tac
Sans craindre de tomber dans le lac.

Les couplets étaient sur l'air :
« C'est une gamine charmante »
de l'opérette *Fifi* et le refrain sur l'air de la *Marche nuptiale* de Mendelssohn.

Lorsque le docteur Nolin retourna à Montréal, je rédigeai l'adresse suivante que je lus lors de son départ avec sa femme et sa fille Alice :

Si les cheveux ont dégarni son front

Les ans n'ont pas dégarni sa cervelle.

Il a tout de même l'œil vif et bon

Car il sait encore admirer les
belles

Lon, lon, lon,
Gai luron.

Quand le docteur Nolin va au
bain,

Il a l'air serein d'un Bénédictin¹.

S'il en a le savoir, fort heureusement

Il n'en a pas le tempérament
Lon, lon, lon,

Gai luron.

C'est un poète dont la verve
si facile

Fait les délices du plus difficile.

Et chacun gardera bien longtemps

Le souvenir de ce joyeux
temps.

Lon, lon, lon,
Gai luron.

Connaissant son goût pour
l'art musical

Nous aurions voulu mettre ce
madrigal

Sur un air joyeux et agréable
Plutôt que triste et lamentable.

Lon, lon, lon,
Gai luron.

Mais sondant le fond de notre
cœur,

Pour bien rendre notre immense douleur

C'est un requiem qu'il aurait
fallu

Mais l'art de Mozart nous est
inconnu.

Lon, lon, lon,
Gai luron.

De sa charmante et aimable
compagne

Qui fut des nôtres à la campagne,

De ce bref et court moment
Nous garderons un souvenir

touchant.

Lon, lon, lon,
Gaie luronne.

Sa fille, Alice

Est une artiste

Dont le pinceau

Peint de si jolis tableaux.

Lon, lon, lon,
Gaie luronne.

Au docteur on offrit un bouquet de légumes disposés en bouquet colonial, avec de longs rubans blancs, auxquels on avait attaché des branches de persil. A Mme Nolin on offrit un joli bouquet de corsage. A sa fille, Alice, on offrit un blanchissoir attaché avec un chiffon sali. La jeune fille qui le lui offrit, lui dit que c'était pour finir son tableau (cette toile était plus petite que le blanchissoir). Elle cherchait souvent des chiffons pour essuyer ses pinceaux, c'est pourquoi il y avait un chiffon. Mlle Nolin est aussi un sculpteur remarquable.

Il y eut une kermesse au profit de l'église de Saint-Gabriel de Brandon et comme un paysan avait donné un veau que l'on fit tirer au sort, les messieurs du

¹ Sa robe de chambre était brune et attachée avec une corde blanche.

Manoir du Lac prirent des billets au nom d'une de mes amies, qui est célibataire, espérant le lui faire gagner mais ils furent déçus. Après la grand'messe, le lendemain, ils demandèrent au docteur Aldéric Laurendeau où ils pourraient emprunter un veau pour quelques heures. Il leur dit : « Il y a une femme tout près d'ici qui a un veau qu'elle dresse comme un chien et qu'elle tient bien propre mais je crains qu'elle ne veuille vous le prêter. » Après bien des pourparlers, elle consentit. Pendant le dîner quelqu'un vint dire à cette personne qui était à ma table : « On vous demande sur la véranda. » Sans se douter de rien, elle s'y rendit, et qu'elle ne fut sa stupéfaction lorsqu'on lui dit : « Vous avez gagné un veau à la kermesse et le voici. » Elle s'écria : « Que vais-je en faire ? » Je lui dis : « Attachez-le à la clôture et il broutera l'herbe, vous n'aurez qu'à lui donner du lait et de l'eau. » On lui avait mis des pompons à chaque jambe et un collier fait en laine de couleur, puis on l'avait monté sur la véranda. Alors tous dirent, il faut votre photo avec le veau. Comme elle en avait peur, pourtant il était bien inoffensif, elle me dit : « Restez près de moi », c'est pourquoi je figure sur cette photo. Le temps s'écoulait gaiement et j'ai gardé un souvenir des plus agréables de ce séjour à Saint-Gabriel.

A la messe de neuf heures, le dimanche, nous avions du beau chant ; c'était Victor Brault qui dirigeait le chœur de chant dont les solistes étaient : Cédia Brault, le docteur Maurice Hudon, M. Monday, Arthur Laurendeau. Sa femme touchait l'orgue. M. Monday célébra la même année ses vingt-cinq ans comme soliste à Saint-Louis-de-France, à Montréal, ses vingt-cinq ans de mariage, autant comme employé dans la même compagnie, autant comme propriétaire de sa maison : drôle de coïncidence. Il avait un beau yacht et tous les soirs il promenait les amis et amies sur le lac Maskinongé qui a neuf milles de circonférence et trois milles de largeur.

Le soir ceux de mon âge jouaient au bridge et les jeunes dansaient. Le samedi il y avait un orchestre. On faisait des excursions dans les environs dans des charrettes. Mon neveu Guy Tassé donna un *Barn Dance* dans une salle décorée de foin et de paille, avec des harnais suspendus ici et là ; on était éclairé avec des fanaux et les invités étaient tous costumés en paysans. Mon neveu avait à sa cravate un gros diamant figuré par une petite ampoule électrique qui s'allumait et s'éteignait, ce qui était ingénieux. On dansa des gîgues et des rigodons et il y avait un violonneux. Le plaisir et l'entrain des jeunes étaient communicatifs.

(à suivre)

Bernard Laberge

IMPRÉSARIO (1891-1951)

Je voudrais raconter quelques souvenirs sur Bernard Laberge, sans parler de moi ; mais c'est plutôt difficile puisque nous sommes nés frères l'un et l'autre, à Québec, où s'écoulèrent nos toutes premières années, puis à Val-Brillant, où nous avons passé ensemble notre enfance. Val-Brillant est situé dans l'un des sites les plus enchanteurs de la vallée de la Matapédia. Coquet petit village, entre deux rangées de montagnes, au bord d'un grand lac parsemé de jolis îlots. Un véritable décor de beauté. J'espère qu'il y aura toujours, dans le Québec, des villages comme celui-là, pour le bonheur des enfants, grands et petits, et pour favoriser l'éclosion du goût artistique. J'aime à retourner à Val-Brillant : c'est un coin si charmant ! Mais, jadis, nous ne le savions pas. Nous habitions un monde indéfini, parfois brûlant et pathétique. Si un jour, le Beau nous a enivrés, c'est à Val-Brillant. Nos études furent plutôt gênantes : nos parents nous imposèrent l'éloignement, peut-être plus pénible à eux qu'à nous. Premières années scolaires à Caraquet, au Collège du Sacré-Cœur, puis à Rimouski. Là, toutefois, s'arrête notre vie collégiale parallèle. C'est à Québec que Bernard La-

berge termina ses études : faculté des Arts à l'Université Laval. Mais, auparavant, il avait eu le temps d'étudier l'art dramatique, le piano, l'orgue, la flûte et le chant. Il fut même, un temps, l'organiste de sa paroisse, qui possédait un instrument Casavant. Il appartenait au Régiment de la Beauce, avec le grade de major. Il fut aussi professeur de culture physique.

★

Mais, quand Bernard Laberge fut appelé à prendre place à l'étude de notaire de notre père, il sentit que le petit village était mort. Il avait donné à l'enfant une âme exigeante. Il fallait chercher plus loin, dans la grande ville, de quoi satisfaire ses goûts artistiques accrus. C'est alors qu'il décida d'aller s'établir à Montréal, où il arriva en août 1918. La pratique de la profession, en société nominale avec un confrère plus âgé, lui fut très ardue. La clientèle se faisait attendre. Trois uniques actes notariés, en trois mois, dont un testament rédigé pour le compte d'un ami, le laissa, pour ainsi dire, sans pain quotidien. C'était un désastre, aggravé par la grippe espagnole qui fauchait alors les vies.

Sans toutefois renoncer au notariat, Laberge demanda et obtint son entrée au journal « Le Canada », dirigé par Fernand Rinfret, attiré sans doute par la politique, mais beaucoup plus, je crois bien, par les arts. Rentré à la Rédaction après l'heure tardive des récitals, il rédigeait son « papier », puis s'en retournait chez lui pour quelques heures, car, tôt levé le matin, il allait, pour augmenter ses maigres émoluments, chanter des messes de Requiem. Cela devait durer deux mois.

Par un curieux jeu de hasard il ne devait pas tarder à rejoindre sa vocation véritable. Ayant un jour signé au journal le compte rendu d'un récital donné par le ténor canadien Paul Dufault, ce dernier, flatté de la teneur de l'article, se rendit à la Rédaction pour en féliciter l'auteur. L'entrevue eut pour résultat une tournée canadienne sous son intendance.

De cette rencontre, qui fut un incident marquant de sa carrière, Laberge écrira plus tard : « J'admirais beaucoup Paul Dufault, mais de là à lui organiser une tournée il y avait tout un monde auquel je n'avais jamais songé. D'ailleurs, j'étais notaire sans clients et journaliste d'occasion. Néanmoins, les choses s'arrangèrent pour le mieux — grâce à l'amitié de Paul Dufault —, et je fus nommé son représentant au Canada. C'est donc par ha-

sard que je suis devenu impresario de carrière. »



Très peu de personnes échappent, si l'on peut dire, à leur vocation. Bernard Laberge aura beau mettre au compte du hasard le commencement de sa carrière d'impresario, mais moi, son frère, j'avais eu un peu l'intuition de ce qui devait arriver par le fait suivant : ses belles-lettres à peine terminées, il *découvrait* un ancien chef de gare, transformé depuis en professeur d'élocution. C'est mon frère qui eut alors l'idée de lui organiser, durant les vacances d'été, une tournée en Acadie ; il se rendit même sur les côtes du Cap-Breton. Je suis sûr que la tournée de Joseph Dumais — un grand bonhomme séduisant, diplômé des écoles de Paris, à l'époque où nos Canadiens n'avaient pas l'avantage de bourses d'études — lui aura sûrement donné quelques ambitions secrètes. Mais Laberge était un jeune homme remuant, à qui l'exercice du notariat n'offrait guère un champ d'action conforme à son goût de la musique, des voyages, et à des aptitudes évidentes d'organisateur. Au surplus, il avait une sympathie innée pour les artistes. Il était donc inévitable qu'il recherchât leur contact et leur amitié.



Voilà donc — février 1919 —

notre notaire-journaliste transformé en impresario. Il prend un associé en la personne de Henry Michaud, dont la mère, Antonia Dessane, était la fille du Français Antoine Dessane, musicien qui vint s'établir à Québec en 1849. La nouvelle intendance artistique portera le nom de Bureau Musical Laberge & Michaud, tenant office à 70 ouest, rue St-Jacques. — Je me souviens même du numéro de téléphone : Main 2042. — L'association ne dura toutefois qu'une année, Laberge voulant avoir seul ses coudées franches. Mon frère avait le cœur gonflé d'espérance. Et celle-ci ne s'explique, à vrai dire, qu'en tenant compte de l'époque. Il faut, évidemment, savoir que, de 1910 à 1913, Montréal avait connu une ère sans précédent de prospérité artistique, notamment, par les saisons lyriques, régulièrement présentées, de la Montreal Opera Company. Cette troupe, sans aucun doute supérieure, comptait, en effet, de bien grandes vedettes : Fély Dreyne, Louise Edvina, Lipkowska, Frances Alda, Esther Ferrabini, Yvonne Course, Edmond Clément, Léon Lafitte, Jean Ridders, Albert Huberty. Les deux chefs d'orchestre étaient Agide Jochia et Louis Hasselmans. Ce dernier devait, quelques années plus tard, soit en 1922, diriger au Metropolitan Opera de New-York tout le répertoire français.

Cela était trop beau : ça ne

pouvait durer. Un événement à l'échelle mondiale devait amener la crise. Août 1914 : la première Grande Guerre éclata, avec son triste cortège d'hécatombes. Ce furent des périodes sombres au cours desquelles la vie musicale demeura à son point mort. Mais des énergies veillaient. C'est ainsi qu'en 1917, en pleine crise de conscription, M. C.-O. Lamontagne — il a aujourd'hui 89 ans —, qui avait contribué par son administration financière au succès de la Montreal Opera Company, fondait « Le Canada Musical », une revue bimensuelle très estimée de nos mélomanes, qui parut durant sept années, c'est-à-dire jusqu'en 1924. Bernard Laberge en devint en 1919 et pour un certain temps, l'administrateur. C'est la même année que la vie musicale reprenait pour de bon. Montréal eut la visite de l'orchestre de La Société des Concerts du Conservatoire de Paris, sous la direction de M. André Messager. Une jeune et brillante pianiste, Madeleine Brard, en était la soliste. C'était au début de janvier, et Laberge, encore au « Canada », en donna un compte rendu enthousiaste.

★

La tournée Dufault devait prendre quelque peu de son temps, car on s'imagine bien que le fait d'organiser 118 concerts, de Halifax à Vancouver, n'était pas une sinécure, d'autant plus

qu'il faisait, pour ainsi dire, œuvre de pionnier. Ce n'est que beaucoup plus tard que les « Community Concerts » américains viendront glaner, à leur profit, les fruits de la semence jetée en terre canadienne par Bernard Laberge. L'entreprise lui ouvrit de larges horizons. Le cercle de ses amis s'agrandissait aussi.

La vie musicale à cette époque ne laissait pas d'être souriante. Les tournées de J.-A. Gauvin dans les deux principales villes de la Province et les présentations, à Montréal, de Louis Bourdon suffisaient à peine à satisfaire les exigences de notre public amateur de théâtre et de musique. C'était la belle époque. Les artistes fraternisaient en des réunions intimes. Bernard Laberge s'était aménagé un coin charmant, rue Emery, c'est-à-dire en plein quartier latin, où habitaient aussi Marcel Dugas et le poète Edouard Chauvin. Un autre lieu de réunion pour les artistes, les critiques musicaux et quelques-uns de leurs amis, était le Cordon Bleu, sis rue Berri, tout près de Ste-Catherine, tenu par Madame Lelarge, mère d'Edouard, qui était une hôtesse charmante. On y voyait, à la table des artistes et des critiques, le plus souvent, Eustache Letellier de St-Just, Philippe Panne-ton, Victor Barbeau, Jean Chauvin, Ernest Cormier, Gustave Monette et beaucoup d'autres.

La table était bonne, les cœurs unis, bref, c'était la vie heureuse.

Bernard Laberge n'était pas le moins enthousiaste. Le nouvel impresario avait de grandes ambitions. Après avoir pris en mains les intérêts d'artistes canadiens : Paul Dufault, Léo-Pol Morin, Blanche Gonthier, Sarah Fischer, Léonide Létourneux, Lucie Fischer, Yvette Lamontagne, Paul-G. Ouimet, Louis Chartier, Honoré Vaillancourt, André de Haaff, Antonio Létourneau, Ulysse Paquin, P.-A. Asselin, les Chanteurs de Charles Marchand — d'où devait sortir plus tard notre Quatuor Alouette —, Joseph Saucier, Alfred Carrier, Emile Taranto — un ex-élève du grand Eugène Isaye —, le Quatuor à cordes Chamberland, son attention devait désormais se porter sur les artistes étrangers. Il présentera Médora Duval, un soprano dramatique de New-York, et fera donner quelques récitals à Madeleine Brard.



Jusqu'ici, le risque n'avait pas été bien grand. Mais à Bernard Laberge il fallait beaucoup plus d'action. Il décida de partir pour l'Europe, en mai 1921, encouragé d'ailleurs par ses amis, de plus en plus nombreux. Voyage qui devait être suivi de plusieurs autres, si bien qu'à la fin de sa carrière, il aura traversé l'Atlantique trente-six fois. C'est au retour de ce premier voyage qu'il

présenta, en 1922, la jeune pianiste française Yvonne Hubert et son plus jeune frère Marcel, violoncelliste, enfant prodige, qui firent leur début d'Amérique à Montréal. Marcel habite maintenant les États-Unis. Quant à Yvonne Hubert, elle a fondé à Montréal l'Ecole de Musique Alfred Cortot. Elle enseigne aussi à notre Conservatoire.

Par la suite, Laberge présenta aux auditoires montréalais l'exquise Raymonde Delaunois, soprano, Clara Haskil, pianiste roumaine, maintenant de tous les grands festivals de musique de l'Europe, le soprano Rose Armandie, Louise Arnoux. C'est Laberge qui fit connaître à l'Amérique, à cette époque, le pianiste français Edouard Risler, le harpiste Marcel Grandjany, le Trio de la Schola Cantorum de Paris, les romanciers Henry Bordeaux et Pierre Benoît. En 1924, il fit venir pour la première fois à Montréal — secondé en cela par Albert Gauvin — l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction de Léopold Stokowski.



Lors de son second voyage en France et en Italie, Bernard Laberge entra en relation avec les organistes Joseph Bonnet et Marcel Dupré. Bonnet joua partout au Canada et aux États-Unis. A Montréal, en 1922, il donna quatre récitals historiques qui firent époque, au temple presby-

térien St. Andrew and St. Paul, rue Dorchester ouest, sur l'emplacement même où se trouve maintenant la Gare Centrale du Canadien National. On sait que cette église fut achetée par les Anciens de Saint-Laurent et qu'elle fut transportée, pierre par pierre, à l'extrémité du Collège, pour y servir de chapelle. Le temple était bien destiné à la musique puisque, en 1936, les Festivals de Montréal y ont présenté, comme première manifestation, la Passion selon saint Matthieu de Bach. La rencontre avec Marcel Dupré fut le commencement d'une association amicale de trente ans. L'éminent organiste virtuose donna, en effet, sous l'intendance de Laberge, aux États-Unis et au Canada, plus de 800 concerts d'orgue.



Du 23 janvier au 26 mars 1920, au Conservatoire de Paris, Marcel Dupré, qui avait obtenu de cette école les premiers prix de piano en 1905, d'orgue en 1907, de Fugue en 1909, de Rome, en 1914, donnait six ans plus tard, l'œuvre entier de Bach, pour orgue, en dix récitals. Cette entreprise lui avait demandé un double effort : effort de volonté et de mémoire. Hors de toute idée de virtuosité vaine, mais afin que l'interprétation fût le plus possible dégagée des contingences matérielles, il décida de tout jouer par cœur. Sa mé-

moire prodigieuse lui permettait de risquer ce tour de force : ne s'agissait-il pas de savoir bien plus de deux mille grandes pages de musique ? Les élèves du Conservatoire de Paris et ceux des principales autres maisons d'éducation musicale, la plupart des organistes et des maîtres de chapelle, des professeurs du Conservatoire et plusieurs membres de l'Académie des Beaux-Arts suivirent assidûment ses dix séances.

Et lorsque Marcel Dupré eut levé ses mains de dessus les claviers, après le dernier accord du dixième récital, son maître et ami, Ch.-M. Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, organiste depuis 50 ans du plus grand orgue de la France à Saint-Sulpice, et l'auteur des dix Symphonies pour orgue universellement connues, se leva et lui adressa ces paroles : « Vos dix séances constituent un véritable événement dans l'histoire de la musique. Quel plus respectueux hommage à la gloire immortelle de Bach ! Cet hommage en rappelle un autre dont le rapprochement ne peut vous déplaire, celui de Mendelssohn, à propos du monument de l'immortel Cantor. Mendelssohn qui, à 20 ans, avait révélé la Passion selon saint Matthieu devant le public berlinois, donnait en 1840, à Leipzig, ce concert d'orgue dont Schumann nous a laissé le compte rendu enthousiaste. Aujourd'hui donc, c'est la France

qui, par vous, dans cette maison que vous honorez grandement, s'incline devant le maître. Sa tradition, que nous tenions de nos maîtres, c'est à vous maintenant qu'incombe la tâche de la transmettre aux générations futures. Comme nous sommes heureux du succès d'une aussi héroïque entreprise, combien cordialement nous vous félicitons et vous remercions ! Un regret toutefois nous reste, celui de ne pas avoir ici celui de nos auditeurs qui eût été le plus intéressé en la question : le grand Sébastien lui-même. Ce fut à lui de vous remercier en vous serrant dans ses bras. »

L'année suivante — 1921 —, Marcel Dupré redonna ses dix récitals pour le grand public sur l'orgue monumental du Trocadéro de Paris. Une foule de quatre mille personnes suivit ses concerts avec enthousiasme. Marcel Dupré ne devait renouveler ces deux efforts gigantesques qu'une seule autre fois dans sa vie. Était-ce à Londres ou New-York, deux grands centres artistiques ? Non pas, mais à MONTREAL, qui eut le grand honneur, après Paris, d'avoir été la seule ville au monde à entendre intégralement l'œuvre d'orgue de Bach en dix récitals consécutifs. Comme l'écrivait jadis Frédéric Pelletier : « C'est grâce à la foi artistique et à l'inlassable activité de Bernard Laberge que Montréal a pu entendre, la pre-

mière en Amérique, l'œuvre géniale de l'immortel Cantor de Leipzig. »

★

Cet événement *unique* dans notre histoire et dans l'histoire musicale du monde ne devait pas rester sans lendemain : Bernard Laberge décida de s'orienter vers la musique d'orgue ; c'est d'ailleurs dans ce domaine qu'il devait faire sa marque, devenant rapidement, au Canada et aux États-Unis, l'impresario des grands organistes européens, américains et canadiens. C'est lui qui révéla à l'Amérique du Nord Fernando Germani, André Marchal, Gunther Ramin, Karg-Elert, Michael Hellins, Louis Vierne, le Dr Fritz Heitmann, Flor Peeters, Geraint James, Jeanne Demessieux, Jean Langlais et autres organistes fameux.

A Montréal, il aida Madame Corinne-Dupuis Maillet, à fonder la Société Casavant, qui nous présenta la plupart des maîtres éminents ci-haut nommés, ainsi que les suivants : Eric Morgan, Charles Courboin, Carl Weinrich, Arthur Poister, Alexander Schreiner, Virgil Fox, Walter Baker, Catharine Crozier, Alexander McCurdy, Hugh Porter, Richard Ross, Clarence Waters, David Craighead, Nita Akin, Hugh Giles, Claire Coci — devenue sa femme —, et, parmi les Canadiens, Conrad

Bernier, Lynwood Farnham, Bernard Piché, Raoul Pâquet, Gérard Caron, Sir Ernest Mac-Millan et combien d'autres.

★

Sans aucun doute, on doit donc à Bernard Laberge une grande mesure de la vulgarisation dont jouit aujourd'hui en Amérique du Nord la musique d'orgue. Il en fit son œuvre, et s'y consacra avec ferveur, sans toutefois s'y limiter strictement. C'est son initiative qui fit entendre en Amérique d'autres vedettes mondiales. Car Bernard Laberge ne se contenta pas d'exercer sa profession d'impresario à Montréal : il lui fallait un champ plus vaste. C'est en 1926, qu'il transportait définitivement ses pénates à New-York, pour y fonder une intendance artistique qui devait embrasser l'Angleterre et les deux Amériques.

Mais, auparavant, il présenta d'autres artistes : le ténor Fernand Francell, Roy Royal, Pierre Pelletier, Pauline Fréchette, Rodolphe Plamondon et Robert Imandt. Entre temps, il s'était meublé un gentil petit hôtel, rue Ste-Famille. Laberge, qui organisait déjà des tournées canadiennes et américaines, avaient des absences prolongées. C'est au cours de l'une d'elles que Léo-Pol Morin et Robert Imandt habitèrent le petit hôtel, où se réunissaient aussi Cédia Brault

et son frère Victor pour « faire de la musique ».

★

Etre impresario ne consiste pas seulement à présenter avec succès de grandes vedettes. Il faut aussi savoir encaisser les coups durs. Laberge l'apprit à ses dépens. Il lui fut difficile d'oublier certain fiasco. A l'été de 1928, Laberge avait conclu avec le Roi Albert de Belgique un contrat par lequel l'Harmonie Royale des Guides du Régiment de Cavalerie de la Maison du Roi obtenait la permission de Sa Majesté de sortir du pays. Il faut savoir que les Guides forment le Régiment du Roi, qui est sa garde. L'Harmonie des Guides est un corps de musique de 80 musiciens, sous la direction du capitaine Arthur Prévost. La tournée, qui devait avoir lieu le printemps suivant, s'annonçait très bonne. Il y avait, évidemment, l'imprévisible, qui se manifesta précisément d'une façon soudaine. Ce fut, en septembre 1929, le « Crash » de la Bourse, qui engendra une crise économique mondiale. C'est dans ce climat que commença la tournée des Guides, qui dura neuf semaines. Le résultat fut désastreux puisqu'ils laissaient un déficit de \$50,000. Le créancier n'était autre que Sa Majesté Royale.

Il faut savoir aussi que les Guides ne possèdent rien en propre, pour tout ce qui constitue

l'Harmonie. Ils jouent sur des instruments de première qualité, qui sont la propriété du Roi. Au cours de la tournée, dans une ville du Middle West américain, les Guides ont eu une aventure qui aurait pu avoir des suites très graves. Voici les faits de l'affaire : Laberge avait retenu, longtemps à l'avance, des chambres d'hôtel pour ses musiciens. A leur arrivée, ils apprirent qu'on avait décidé de les entasser dans quelques pièces. Ils protestèrent vainement, puisque l'hôtelier ne pouvait leur donner une chambre individuelle. Ils prirent alors le parti de traverser la rue pour se loger ailleurs. Le concert devait avoir lieu le soir même. Peu s'en fallut qu'il ne fût contremandé car, un peu avant 6 heures, un huissier se présenta, de la part de l'hôtelier mécontent, pour saisir les instruments. — Ah ! non, se dirent les musiciens, il n'aura jamais les instruments, car c'est la propriété de notre Roi. — Ils étaient même prêt à descendre dans la rue pour livrer combat. Heureusement que les choses s'arrangèrent.

Ce ne fut pas le seul incident de la tournée. Il y eut cet autre, par exemple. Une certaine nuit, tandis que le convoi des musiciens filait à vive allure, deux Guides eurent soudain une crise aigue d'appendicite. Il a fallu faire arrêter le train et les faire transporter à l'hôpital le plus

proche pour les faire opérer. Cela créa des embêtements, bien sûr, à l'impresario. D'autres fois, on arrivait dans une ville, après un long trajet en chemin de fer, pour apprendre que le concert était contremandé. Il n'est pas étonnant qu'à ce compte-là le déficit se produisit. La plupart des concerts avaient été organisés par les consulats. Laberge n'avait aucun recours contre eux puisque ç'aurait été poursuivre la Royauté de qui ils relevaient. Bref, une situation qui ne se renouvellera peut-être jamais.



Mais Bernard Laberge n'était pas homme à se laisser abattre par un insuccès, si grand fut-il. On a vu qu'il avait travaillé avec ardeur à la vulgarisation de la musique d'orgue, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, qu'il s'y était consacré avec ferveur. Il devait aussi s'illustrer dans d'autres domaines. C'est son initiative qui fit entendre en Amérique Maurice Ravel, Arthur Honegger, Florent Schmitt, Darius Milhaud, Serge Prokofieff, Francis Poulenc, Tansman. Il fut l'impresario au début du chef d'orchestre Vladimir Golschmann, maintenant directeur de l'Orchestre symphonique de St. Louis (Missouri), du pianiste Robert Schmitz, qu'il proposa à notre Institut Pédagogique, section de l'Ecole Normale de Musique, que dirige les Sœurs

de la Congrégation de Notre-Dame ; un musicien canadien, le pianiste Jean Leduc, épousa un peu plus tard la fille de Robert Schmitz, et c'est lui qui remplaça son beau-père à l'Institut, à la mort de ce dernier.

Ce ne sont pas les seuls artistes présentés par Laberge aux Etats-Unis et au Canada. Il faut nommer aussi les violonistes Mischa Elman et Arthur LeBlanc — ce dernier fit son début à New-York sous son intendance —, les pianistes Andor Foldes, Ross Pratt, Maxim Schapiro et Paul Wittgenstein, ce dernier manchot — c'est à son intention que Maurice Ravel composa son Concerto pour la main gauche — ; les clavicinistes Yella Pessl et Hilda Banks ; les soprani Lisa Roma, Juanita Carter et Povla Frijsh ; les barytons Yves Tinayre et Finley Walker ; la basse Emmanuel List, du Metropolitan Opera ; le flûtiste René LeRoy ; les duettistes Jane et Joan Rosenfeld ; le harpiste Artis de Volt. De plus sur sa liste : les Fisk Jubilee Singers ; la théraministe Lucie Bigelow Rosen ; la Saidenberg Little Symphony ; Jan Cherniavsky, qui donnait des récitals conjoints avec Mischel Cherniavsky, violoncelliste ; le soprano Elsbeth Ball, accompagnée par un Trio, et, enfin, le English Duo.



Il fut un autre domaine dans

lequel il a fait également sa marque : c'est la Musique de Chambre. On a dit de Bernard Laberge, aux Etats-Unis, qu'il était le « Roi de la Musique de Chambre ». Un humble titre peut-être, mais il en était fier. Laberge, en effet, lança le Quatuor Pascal, le Quatuor Loewenguth, le Quatuor Kroll, le Trio Persinger-Britt, l'Ensemble Pro Musica Antiqua, le Quartetto Italiano, les Virtuoses de Rome, le Quatuor Griller. C'est à son instigation que fut formé le Quatuor à cordes Paganini, qu'il lança ensuite avec grand succès. Ce Quatuor était ainsi appelé parce que les quatre artistes se servaient de Stradivarius ayant appartenu à Paganini.

Vers 1948, Bernard Laberge s'était rendu à Londres pour rencontrer le pianiste-compositeur russe Nicolas Medtner, afin de le convaincre de faire une tournée américaine. Le Maître ressentait déjà les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter trois ans plus tard ; il ne se sentait pas assez bien pour entreprendre la tournée, et le projet a dû être abandonné.



La profession de Bernard Laberge nécessita de nombreux déplacements et de longs voyages. C'est ainsi qu'il parcourut le monde en tout sens, employant les modes de transports connus ; il fut des premières traversées

de l'Atlantique en avion. Aux Etats-Unis, il y avait ses tournées de « Booking », comme il disait : elles consistaient à parcourir tous les Etats, de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud. Il voyageait alors dans sa propre voiture, parfois accompagné de sa femme Claire Coci, quand ses tournées de récitals coïncidaient ; elle prenait, pour un temps, le volant, mais quand Bernard Laberge faisait la relève, elle ne restait point inactive puisqu'elle mémorisait sur son petit clavier muet, posé sur les genoux, le répertoire de ses tournées.

A la fin de sa carrière, les voyages annuels en tout sens aux Etats-Unis fatiguaient beaucoup Bernard Laberge. A l'automne de 1951, se sentant gravement atteint, il décida de faire en deux temps ce qu'il accomplissait annuellement en un seul trait, et c'est pourquoi, cette année-là, il ne fit à l'automne que la moitié de son « booking », soit sur la Côte du Pacifique, revoyant en cour de route quelques-uns de ses amis musiciens : Pierre Monteux, Vladimír Golschmann, qui le recevaient royalement. On ne manquait pas de s'informer de ses jumeaux — mes neveux —, deux charmants petits garçons, âgés aujourd'hui de onze ans, Bernard et Philippe. Je me souviens qu'un jour, Pierre Monteux qui assistait à l'un de nos Concerts Symphoniques, au Plateau, placé tout près de moi,

sur la même rangée, me dit : « Monsieur Dominique, j'ai vu, il n'y a pas très longtemps, vos neveux : ils sont adorables ».

★

Quelques jours avant la Noël de 1951, Bernard Laberge était de retour de la Côte du Pacifique, pour passer la fête dans sa famille. Raymond Chaffee, de Détroit, parrain de l'un des enfants, était de la fête. C'était un grand ami. Cet homme d'affaires était, au surplus, un ami de la Nature et un amateur très sensible à la musique d'orgue. Bernard Laberge savait choisir ses amis. Il aimait particulièrement se reposer à Lewiston, Me., chez l'organiste canadien Bernard Piché, à sa résidence de la rue Forest, où sa femme Fabienne était une hôtesse bien charmante. Quand il venait à Montréal, c'est chez moi et chez les Mailliet qu'il aimait déguster ses plats canadiens favoris. Deux jours après la Noël de 1951, sa carrière prenait prématurément fin, à l'âge de 60 ans, par la crise cardiaque qui est trop souvent l'inexorable rançon d'une vie fébrile. Le monde de la musique, à laquelle il s'était consacré, gardera un bon souvenir de cet admirateur enthousiaste et de ce fervent serviteur des artistes.

★

Durant sa vie, Bernard Laberge a maintes fois été l'objet

de belles démonstrations d'estime et de sympathie de la part de ses confrères artistes, aussi bien que de ses compatriotes à l'étranger. Le 27 septembre 1950, un an à peine avant sa mort, le gouvernement belge avait reconnu le grand intérêt que Bernard Laberge portait aux musiciens belges, en lui décernant la Croix de Chevalier de l'Ordre de la Couronne de Belgique, honneur insigne dont aucun autre de ses compatriotes peut s'enorgueillir.

Quelque temps après sa mort, des concerts d'orgue furent organisés à travers les États-Unis pour honorer sa mémoire. Et il semblerait que de toutes les grandes villes de l'Amérique du Nord, Montréal fût la seule qui n'ait témoigné ainsi publiquement son appréciation de ce compatriote.

La dépouille mortelle de mon frère repose maintenant dans le cimetière de la paroisse de l'Immaculée-Conception à Nouvelle-Orléans, en Louisiane, dans le terrain de la famille Coci. Bernard Laberge était depuis dix ans devenu sujet américain.

Mais celui qui a su faire briller dans les deux Amériques et même en Angleterre une telle pléiade d'artistes, qu'il aimait sincèrement, ne peut mourir tout à fait, du moins dans ma mémoire, car, les liens du sang mis à part, nous avons participé à la même activité, à des degrés différents, bien entendu : lui, comme impresario

international, et le soussigné comme humble critique. Un grand ami des musiciens ne vient pas au monde tout seul.

Et pour terminer, je suis en mesure de déclarer que la disparition de Bernard Laberge laissa un vide aux Etats-Unis, concernant la musique d'orgue. Récemment, l'un de ses collaborateurs immédiats, de passage à Montréal, me disait que les tournées de récitals d'orgue avaient sensiblement diminué depuis la mort de Bernard Laberge. C'est

étonnant : à l'ordinaire, tout homme est remplaçable. La seule explication tient dans la nature de mon frère : c'est qu'il organisait ses tournées non pas dans le seul but de gagner sa vie, mais par amour. C'est, au reste, le témoignage que des organistes, et non des moindres, lui ont rendu sur sa tombe : j'en fus le témoin ému. L'enthousiasme et l'amour marquèrent la carrière de Bernard Laberge, et c'est par cela qu'il s'imposait.

DOMINIQUE LABERGE

NOCTURNE

à Serge

*Le soleil a sombré derrière la colline :
Sournois géant silencieux,
Contagieusement l'ombre édifie sa geôle.
Dans leur instinctive contemplation
De la lumière rétrograde,
Les yeux du voyageur, plantes héliotropiques,
Sur une cime s'hypnotisent
Où un arbre,
Sur le ciel violacé fantastique hippogriffe,
Culmine,
Ultime témoin noir que le monstre dévore.
Soudain, de toutes parts,
La fourmillante projection !
Les zébrures de fusées vertigineuses !
Le calapullement d'adamantines étoiles !
Qui fissurent l'opaque paroi de la nuit.*

JACQUES BARON-ROUSSEAU

Trois anciens conférenciers de l'Alliance française

Un événement récent m'a forcé de rassembler mes souvenirs sur les débuts de l'Alliance française de Montréal. Je l'avais déjà fait en 1942, lors de son quarantième anniversaire, dans un article qui fut publié dans le « Bulletin des études françaises » du collège Stanislas. Je songeais à rajeunir cet article, quand je découvris, parmi mes vieux papiers, une lettre d'un des conférenciers que j'ai le plus vus, Frantz Funck Brentano. Alors l'idée me vint d'écrire mes souvenirs sur ceux des conférenciers dont je me rappelle le mieux le passage à Montréal.

Je commencerai par Funck Brentano, puisque c'est lui qui m'a donné l'idée.

Frantz Funck Brentano, historien et conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, vint à Montréal dans l'hiver de 1905. Il nous donna, je crois, deux conférences, l'une sur « Le Masque de fer » et une sur la Bibliothèque de l'Arsenal. Désaulniers aurait voulu l'entendre parler de « L'affaire du collier » dont il fut question dans « Si Versailles m'était conté ». Je crois qu'il vint à deux reprises et que notre rencontre à New York, à Pâques, ainsi que la promenade

dont il parle eurent lieu entre les deux voyages.

Je ne sais s'il parla à Québec ou à Ottawa. Mais je me rappelle bien l'effort que nous fîmes pour lui procurer une conférence aux Trois-Rivières. Nous partîmes avec le Consul général d'alors, monsieur Alfred Kleckowski, qui portait un intérêt particulier à l'Alliance française, et Funck Brentano fit une conférence à l'Hôtel de Ville, conférence sur « Le Masque de fer » (je crois) sous la présidence du docteur Georges Bourgeois. La conférence fut suivie d'une réception chez monsieur Balcer, agent consulaire de France, et Funck Brentano y causa avec madame Balcer, dans un patois quelconque, le patois luxembourgeois, je crois. Ce fut fort agréable, mais le lendemain, le journal de l'endroit protestait avec violence contre une tentative perfide d'introduire aux Trois-Rivières l'institution impie qu'est l'Alliance française. Le consul général Kleckowski et Funck Brentano étaient pourtant des catholiques bon teint. Des efforts subséquents pour introduire l'Alliance aux Trois-Rivières n'ont pas abouti jusqu'à présent.

Au printemps de la même an-

née, nous eûmes l'idée de conduire Funck Brentano aux « sucres », entre Caughnawaga et Châteauguay. Ce fut une après-midi fort agréable. Je me rappelle qu'on nous présenta la fillette du chef indien d'alors, monsieur Delisie. Elle était ravissante. Son prénom était Joséphine (*Yanisozé*) et sa désignation indienne était *Sakakoé* :

« celle qu'on envoie chercher ».

Quant aux souvenirs de Funck Brentano, ils sont contenus dans la lettre que voici. Elle est trop flatteuse, mais je n'y puis rien :

Bibliothèque de l'Arsenal,
le 19 août 1905.

« Cher monsieur,

« Je vous envoie par le même « courrier quelques exemplaires « du journal où a paru, sous le « titre *En buvant de l'eau d'érable*, l'article que j'ai consacré « à notre charmante partie à « Châteauguay.

« Imaginez, cher Monsieur, « que cet article a mis deux « mois pour arriver de Montréal « à Paris, ce qui fait qu'à la « rédaction du journal on l'a daté « de juillet — ce qui devient absurde — au lieu d'avril où il a « été écrit.

« Je vous serais reconnaissant « de vouloir bien faire tenir un « exemplaire du journal à M. le « juge Robidoux, un autre à M. « Bourassa, un troisième enfin à « « habitant » M. Lefebvre de « Châteauguay, qui nous a si

« bien traités et qui est en somme le héros de mon article.

« J'ai conservé un souvenir « enchanteur de mon séjour à « Montréal et de notre journée « à New York. Mon ami, M. le « vicomte Boulay de la Meurthe, « qui vous a vu également à « Montréal, m'a parlé de vous en « termes ravis. Je vous prie de « vouloir bien faire agréer mes « plus respectueux hommages à « Mademoiselle votre sœur.

« Voulez-vous me rappeler au « bon souvenir des nombreux « amis qui m'ont fait fête à « Montréal : M. de Sicys, Mlle « Milhaud, et tant d'autres.

« Veuillez leur dire mes souvenirs de la manière la plus particulière mais en gardant la « meilleure part pour vous.

« Affectueusement à vous,

« Frantz Funck Brentano.

« Adresse : Montfermeil, Seine et Oise, France. »

Je n'ai jamais revu Funck Brentano ni le vicomte Boulay de la Meurthe.

Un autre conférencier dont j'ai gardé un charmant souvenir, c'est Anatole Le Braz, un Breton, comme son nom l'indique.

Je l'appelais Ar Braz, en lui rappelant ces vers de Brizeux :

« Il s'appelait Ar Braz, mais nous, lâches et traîtres, Nous avons oublié les noms de nos ancêtres. »

Le Braz était un conférencier merveilleux, surtout quand il

parlait de Châteaubriand. Je manquai sa première conférence et on m'en fit tant d'éloges que je décidai d'aller l'entendre à l'Alliance française d'Ottawa. C'était alors assez facile. Nous partions à quatre heures et nous regagnions, vers minuit, un wagon-lit placé dans la gare de la rue Broad, aujourd'hui disparue. Nous arrivions à Montréal de bon matin.

Le Braz fit une tournée-record pour le temps : soixante-neuf conférences. Il revint à Montréal et prit part à un diner qui n'est pas mentionné dans la plaquette publiée en 1942, à moins que ce ne soit celui du dixième anniversaire, le 14 mars 1912, mais je me rappelle bien qu'il prit la parole à un diner, nous rappelant une conversation qu'il avait eue, en Bretagne, près d'un petit pont qui portait le nom de « Pont Canada ».

Après l'une de ses conférences, il y eut réception chez le professeur Caldwell, de l'université McGill, membre du bureau de l'Alliance. Quelle ne fut pas la surprise de Le Braz, quand il aperçut le portrait d'une épouse qu'il venait de perdre, « Atha », s'écria-t-il, les yeux pleins de larmes. Le Braz avait épousé en secondes noces une Américaine qui mourut après quelques mois de mariage. La seconde madame Le Braz était l'amie intime de madame Caldwell, native de Cleveland (Ohio), je crois, et avait

été dame d'honneur à son mariage.

Nous nous quittâmes bons amis, Le Braz et moi, et il m'écrivait une lettre charmante dont je cite les derniers mots : « Venez à Lannion, où vous trouverez toujours un *home*, le mien ».

En 1921, passant l'été à Paramé, j'eus l'idée, dans mon ignorance des chemins de fer vicinaux de France, d'aller lui rendre visite, et lui écrivis mon intention. Sa réponse ne fut pas encourageante, et j'abandonnai le projet.

J'eus l'explication de sa froideur. Le Braz avait contracté un troisième mariage, avec une demoiselle Davidson, dont le père, associé dans la maison Pierpont-Morgan, avait été d'une grande générosité envers la France pendant et après la première guerre. Miss Davidson savait ce qu'elle voulait. Devenue madame Le Braz, elle commença par mettre à la porte les filles de son mari et ce *home* qui devait être le mien, n'était même plus celui de son propriétaire.

Le troisième conférencier que je me rappelle est Julien Tiersot. C'était un spécialiste du folklore. Durant son séjour à Québec, entre deux visites à Montréal, il tomba sur le trottoir et se cassa un bras, ce qui n'adoucit pas son humeur. Heureusement pour lui, il trouva une hospitalité charmante à Beauharnois, au manoir

de madame Alfred Thibaudeau.
seule survivante aujourd'hui de
la première réunion de fondation
de l'Alliance française. Madame
Thibaudeau le mit en rapport
avec des chanteurs du village et
Tiersot recueillit pour son pro-

chain volume bon nombre de
chansons populaires du Canada.

Penserai-je à d'autres confé-
renciers?

E. FABRE-SURVEYER.

Montréal, décembre 1954.

NOTRE JAMAIS RENCONTRÉ

à Louis

*La femme au corps de légende
avec tes yeux de filets marins
ton air d'invitée à la fête
ton caractère d'oiseau-bleu*

*tu es l'aube dans mes bras
dans mes bras tu changes comme les saisons
je te prends dans mes bras d'haleine
à bout de montagnes avec ma force noire*

*je veux te faire aimer la vie
t'aimer de racines à feuilles
de jour en jour à contre nuits
de pierres nos vertus silencieuses*

*je veux te rencontrer quelque part
et contre tout ce qui me rend absent
par le mince regard qui me reste
j'affirme ô mon amour que tu existes*

et je corrige notre vie

Gaston MIRON

*À Jean-Guy Pilon et à Gaston Miron, Amérique Française
a donné quelques pages pour leur enquête sur...*

Alain Grandbois et les jeunes poètes

Nous avons invité les jeunes poètes ayant publié au moins un recueil à nous transmettre une brève réflexion personnelle sur l'œuvre d'Alain Grandbois. Nous avons évité à dessein de prononcer le mot influence, laissant à chacun le soin d'être sincère.

Pour que ce sondage ait une certaine unité, nous avons cependant cru bon d'indiquer les quelques points de repère suivants :

- Que représente pour vous l'œuvre d'Alain Grandbois ?
- La rencontre avec sa poésie a-t-elle été vitale pour vous ?
- Cette poésie est-elle pour quelque chose dans l'élaboration de votre vocation poétique ?

Les témoignages sont venus, variés et éloquents. Nous les donnons ci-dessous, sans leur ajouter aucun commentaire. Ils sont assez explicites par eux-mêmes ; ils sont spontanés et honnêtes.

Jean-Guy PILON.

L'HOMME DU HAUT SILENCE

Si la qualité essentielle d'une œuvre poétique est d'enraciner chez le lecteur un paysage d'é-

merveillement, de vriller en son monde secret un fort courant d'enthousiasme, *LES ILES DE LA NUIT* est certes l'unique ouvrage canadien qui m'a capturé et blessé au point de le copier intégralement de mes mains.

Un homme, dit Poète, seul chantait dans ma cité. Il osait devenir lui-même, l'homme du haut silence. Il avait consumé tout mur de bêtise et troué la vaste léthargie d'une jeune littérature aux mille et un complexes. Et de ses yeux merveilleux, d'autant plus grands et puissants qu'ils étaient radicalement libres, il avait ouvragé l'universel au carrefour de sa douleur et de sa faim.

Par le chant noble d'Alain Grandbois qui m'avait précédé fraternel et beau, la montée pénible vers le sublime de la Poésie m'était dès lors accessible. Et j'ai cru que l'univers poétique appartenait à tout homme pouvant souffrir et proclamer sa présence sacrée en lui et en deçà de lui. Les frontières ne devaient surgir qu'au pays des pierres et des aveugles.

Fernand OUELLETTE.

★ ★ ★

L'œuvre d'Alain Grandbois n'a pas été d'un grand poids dans ma vie. J'ai lu avec intérêt, sans plus, ses recueils : *Les Iles de la Nuit* et *Rivages de l'Homme*. Tout récemment, j'ai parcouru son groupe d'histoires réunies sous le titre *Avant le Chaos*. J'ai été vraiment charmé par cette prose riche et cadencée.

Certainement que la poésie de Grandbois a eu quelques résonances en moi. Mais je ne peux vraiment dire qu'elle ait eu un effet décisif sur moi.

Olivier MARCHAND.

★ ★ ★

Alain Grandbois a été une des sources de mon émerveillement poétique. Après avoir lu Rimbaud et Baudelaire, j'ai retrouvé grâce à lui, et dans mon propre pays, une voix qui s'accordait à celle des nécessités poétiques vivantes. Il y a de cela sept ou huit ans.

Si ensuite j'ai trouvé des esprits poétiques dans lesquels je m'intégrais plus facilement, je n'ai pas cessé pour autant de réaliser que *Les Iles de la Nuit* et *Rivages de l'Homme* avaient affranchi notre pays d'une totale servitude à l'académisme sans vie. Je crois que Grandbois fut l'un des premiers Canadiens à trouver une expression poétique vivante, à la fois communicable et enrichissante. Avec lui, j'avais réalisé que l'art doit parler à la

vie. La pureté de son verbe et l'originalité de son invention m'avaient donné du courage. C'est en ce sens qu'il fut pour beaucoup dans l'élaboration du grand intérêt que je porte à la poésie. Mais à cause peut-être de son esprit différent et de son « plan psychologique », c'est Saint-Denys Garneau qui ensuite m'a soutenu, m'a vraiment inquiété... et Anne Hébert qui continue de le faire.

Grandbois est aussi devenu le classique, je le crois bien de la génération actuelle des poètes de vingt à trente ans.

Wilfrid LEMOINE.

★ ★ ★

Avec la poésie d'Alain Grandbois, ce n'est pas le monde sans compromission, sans truquage d'un Saint-Denys Garneau, ni la grandeur atteinte dans la simplicité chez Anne Hébert, c'est le monde du merveilleux où tout est possible, un monde qui s'élève dans la chaleur, dans la prière d'un rythme, dans la lumière d'une image. C'est toutes les formes, tous les prestiges de la vie contre la mort. C'est un monde qui s'exprime avant de s'expliquer. Un monde qui trouve sa raison d'être dans son expression. À la façon de la musique sa poésie nous fascine, nous illumine et parfois nous échappe comme il dit quelque part « ma vie m'échappe »...

Ce fut plus qu'une rencontre pour moi, ce fut une découverte. Toutefois de là à dire que sa poésie a été vitale pour moi? J'aime sa poésie, mais je crois poursuivre mon aventure poétique sur des sentiers bien différents des siens. Mais comme tout grand poète sa poésie ne m'effleure pas sans me laisser ne serait-ce qu'un magnifique exemple du verbe poétique. Car je considère sa poésie grande et vraie à la seule résonnance de son chant, à la façon de son chant d'homme sur la vie.

Après la solitude, après la plénitude, après l'amitié, après chaque jour abrupt d'expérience, sa poésie y est peut-être pour quelque chose dans l'accomplissement de mes voies, mais elle y serait comme celle de quelques autres poètes.

LUC PERRIER.

★ ★ ★

Malgré un très vieux désir de connaître Alain Grandbois, je dois avouer que je ne l'ai pas encore lu. Sans doute parce que trop d'autres poètes m'ont fourni suffisamment jusqu'ici les correspondances que je cherche. Je dois pourtant dire que chaque jour m'approche davantage des poèmes d'Alain Grandbois, et que je suis tout près de les lire, confiant de découvrir une de nos plus grandes œuvres poétiques.

Georges CARTIER.

J'ai toujours admiré l'œuvre poétique intense d'Alain Grandbois. Tous ses recueils m'ont conquis. Ils ne traduisent aucune pose, aucune extravagance métaphysique. Ils sont beaux et pleins comme des objets de la nature. Sa poésie va toujours selon un courant magnétique qui arrache tout votre être aux contingences quotidiennes et le force à le suivre, chair et âme.

Un torrent poétique majeur, sans concession au goût du jour, une œuvre forte qui durera.

Il fut un des premiers au Canada qui dissipât les préjugés, les fausses beautés, les règles prétentieuses. Il reste pour moi un poète vigoureux qui montre à tous les autres où se trouvent les portes de la vraie liberté en poésie.

Claude-Bernard TRUDEAU.

Paris, 27 août 1954.

★ ★ ★

Grandbois fut pour moi une révélation assez tardive. C'est-à-dire que je l'ai connu à une époque où je tentais de suivre mon propre sentier en poésie. Il ne saurait donc être question d'emprunte ou d'influence.

Par contre, le prestige de cette voix fut loin de me laisser indifférent. Hardiment, et parmi les premiers d'entre nos poètes, il enjambe les frontières du provincialisme et lance un appel à tous les horizons de l'homme. C'est

une voix pleine, fraternelle, humaine qui se fait entendre.

La poésie de Grandbois est éminemment contemporaine. Sa forme dynamique et les thèmes qu'elle évoque sont là pour l'attester. Les regards du poète sont tournés vers l'intérieur, mais on entend bruire dans son vers la rumeur syncopée d'un monde qu'il connaît bien. Il a besoin du chaos pour s'exprimer ; il a besoin des forces cosmiques. Il ne veut pas platement copier des paysages, si beaux soient-ils. Sa poésie est un grand métabolisme

qui brasse les éléments de la nature, qui les assimile à la conscience de l'homme, à sa détresse, à son espoir, à son amour et à sa mort.

L'estime et l'admiration que j'ai pour Grandbois tiennent non seulement au prestige de sa poésie, mais également au fait que je retrouve en lui ce respect de la condition humaine sans lequel on ne saurait raisonnablement parler de valeurs culturelles.

Gilles HÉNAULT.



C'EST MON HEURE

Qu'on multiplie les espaces
 Entre les minutes
 Pour leur rendre
 Le goût de vivre.
 Qu'on jette le désordre
 Dans l'heure
 Qui va sonner

 Car c'est mon heure
 Qui sonne...

PAUL ANDRINET.

RÉPONSE À UNE RÉPONSE

Le révérend père Hilaire de la Pérade m'a fait parvenir un numéro de *L'Echo de St-François*, dans lequel il signe une chronique intitulée « Voici la réponse ». Citons ici intégralement le passage de cette chronique qui nous intéresse :

Q.: *J'ai lu dans une revue une phrase qui m'a étonnée, la voici : « La forte crise que je traversais alors, la sexuelle, m'avait préjugé contre le mariage même chrétien. Il était entendu que la chair dont j'étais sorti avait été bénite, mais pas les élans qui avaient préludé à ma naissance, puisqu'il m'avait fallu recevoir le baptême pour effacer le péché que j'étais... » Qu'en pensez-vous ?*

R.: Bienheureux étonnement qui me force à mettre au point une erreur que j'avais remarquée mais que je n'aurais pas songé à relever. Et d'abord laissez-moi vous féliciter de lire AMÉRIQUE FRANÇAISE car c'est bien dans cette revue que vous avez attrapé cette phrase du remarquable « Requiem » de Paul Toupin. La phrase est étonnante en effet... puisqu'elle est hérétique. Mais ne mettez pas cette erreur sur le compte de l'auteur qui me semble assez au point sur ses connaissances religieuses. L'auteur ne fait que transmettre les idées d'un héros (?) imaginaire. Quoiqu'il en soit il y a

là une erreur manifeste. Le *sacrement* de mariage s'incorpore un *contrat* qui porte sur le don des corps et donc aussi sur les « élans qui préludent à une naissance ». De sorte que le baptême n'a rien à voir avec ces « élans ». Il n'efface pas le *péché* que l'on est : il infuse une vie que l'on n'a pas. Certes le péché d'origine ayant blessé la nature celle-ci a besoin d'être nettoyée de ses infirmités avant de recevoir la sainteté de Dieu par l'infusion de Sa Vie. Le péché originel c'est avant tout l'absence de Dieu et de l'état surnaturel au moment de la conception. Cet état surnaturel, seul le baptême peut le donner. La Vierge Marie a été conçue dans les mêmes « élans qui préludent à une naissance » mais la différence d'avec nous c'est qu'au moment de sa conception elle reçut en même temps la vie naturelle et la vie surnaturelle. De sorte que le héros de Paul Toupin parle comme il doit parler dans l'état de *confusion* où il est : il « déparle », comme disent nos gens. Je suppose que vous avez su établir les distinctions nécessaires et ne pas prendre pour une erreur enseignée, l'erreur où se débat un personnage... Ceci dit, je suppose aussi que vous avez su protester au moins intérieurement contre le texte désolant de Jean-Jules Richard (on ne peut s'attendre

à rien d'autre de lui) intitulé : « Dévastation ». Un dithyrambe assez ignoble sur le suicide. Ce pauvre Sylvain Garneau n'a besoin que de la prière des chrétiens et de la miséricorde de Dieu, et non de l'orgueilleuse et basse flagornerie des complices qui l'ont acculé à l'irréparable...

* * *

La réponse du R. P. Hilaire exige deux mises au point. La première : *Requiem* est extrait d'un essai autobiographique, *Souvenirs pour demain*.

La seconde : *Dévastation* n'est aucunement un « dithyrambe ignoble sur le suicide ». *Dévastation* n'est pas un dithyrambe du tout et ne parle pas de suicide. Ce n'est que l'*instantané* d'une expression de visage que Sylvain Garneau prenait parfois lorsqu'au cours d'une conversation avec des camarades, un remous intérieur venait le bouleverser. Jean-Jules Richard n'était pas un ami intime de Sylvain Garneau, encore moins un complice. Complice de quoi, je vous le demande ? Il n'y a pas d'« orgueilleuse et basse flagornerie » à vouloir fixer les traits d'un camarade qui est mort et dont on admirait les œuvres. D'une part, le R. P. Hilaire félicite son correspondant de lire *Amérique Française* et d'autre part il a l'air de dire que la revue publie

des articles scandaleux. Pour nous, Sylvain Garneau n'est pas un objet de scandale ; nous parlons de lui librement, nous n'en chuchotons pas. Nous préférons, au terme de suicide employé par le R. P. Hilaire, user de celui d'accident,

En autant que nous sommes tous solidaires les uns des autres au sein de la Société, et encore plus, au sein d'une union ou d'un même corps de métier, j'estime que nous sommes également responsables de ce qui arrive à l'un de nous. Ce n'est pas en faisant taire notre conscience malheureuse que nous extirperons le mal. Quant à Jean-Jules Richard qui a écrit le texte en cause, à mes instances, je le tiens pour un écrivain de talent et pour un homme de bonne foi.

Maintenant, revenons à cette opinion d'ordre moral que le R. P. Hilaire de la Pérade formule sur Jean-Jules Richard, à savoir « qu'on ne peut s'attendre à rien d'autre de lui ». Dire d'un être qu'on ne s'attend à rien de bon de lui, c'est lui fermer une porte et c'est en même temps préjuger comme mauvaises toutes ses actions à venir. À ce genre de critique éliminatoire, la charité, me semble-t-il, aussi bien que l'espérance font remarquablement défaut.

Andrée Maillet.

PROSE

Bilodeau, Jacques	Enigmes et Paraboles	190
Ferron, Jacques	Les Rats (pièce)	326
	Mélie et le bœuf	11, 95
	Lella Mariem (extraits)	182
Garneau, Sylvain	Lettre à Marie	45
Giguère, Roland	Saisons polaires	403
Guy, Georges	Un portrait de l'amour	23
	Jour de gloire	343
Jasmin, Claude-Antoine	Sans se retourner	320
Lafamme, Roger	La flânerie de Paris	396
Lavoie, Carmen	La vieille Indienne	323
Maillet, Andrée	Conte	74
	A la mémoire du Prince	88
	Maison Internationale (Introduction)	172, 277
	L'île muette	319
	Deux récits	336
	La vue	411
Richard, Jean-Jules	Dévastation	274
	Sculpture	406
Rolland, Nicholas	L'Épouvante	3
	Post-Mortem	235
	Le pays de l'oubli	399
Toupin, Paul	Requiem	243

POÉSIE

Andrinet, Paul	402, 408, 435, 476	Horie, Alan	28, 58, 64, 73, 195
Antenor	149	Lajole, Janine	200, 370, 400
Baron-Rousseau, Jacques	141, 468	Lapointe, Gatien	189
Cartier, Estelle	93, 197, 220	Laurendeau, Rachel	210, 348
Chantal, Alma de	21, 273	Leduc, Ozias	130, 162, 325
Collin, Lucien	153	Marchand, Olivier	340, 355
Daoust, Yvette	89, 145, 276	Mathieu, Claude	5
Dubé, Marcel	83	Miron, Gaston	22, 132, 472
Garneau, Sylvain	341	Ouellette, Fernand	198
Giguère, Roland	90, 322	Pacereau, Camille	234, 285
Giroux, Sylvia	39, 242	Pilon, Jean-Guy	94, 291
Hacifely, Claude	409	Robillard, H.-M., o.p.	194, 214, 268, 292
Harpe, Charles-E.	240	Trudeau, Yves	429

HISTOIRE

Frémont, Donatien	Les Français dans l'Alberta	29
	Une colonie de comtes français dans le Saskatchewan	360
Roquebrune, Robert de	Une époque héroïque : 1689-1690	115
	Naissance du patriotisme canadien	269

MÉMOIRES ET CHRONIQUES

Chantal, Alma de	Peggy's Cove	428
Collin, Lucien	Conscience du théâtre	436
Fabre-Surveyer, E.	Un perroquet légataire et sa maîtresse	65
	Ce que fut la rue Dorchester	133
	Pendant le dîner à Madame Donald	211
	Alphonse Allais à Hontleur	389
	Trois anciens conférenciers de l'Alliance Française	469
Laberge, Dominique	Bernard Laberge, imprésario	457
LaFerrière, Philippe	Du côté de chez Besner	51
	Bourrages de crâne	392

Lamontagne, C.-O.	Notre passé musical.....	142, 221
Letellier de St-Just, C.	Sylvain et les couleuvres.....	226
Mathieu, Claude	Note sur Gauguin.....	426
Tard, Louis-Martin	Elzéar Soucy : le classique de la rue Sanguinet.....	150
Tassé, Henriette	Souvenirs.....	59, 146, 215, 301, 377
Robitaille, Adrien	Rétrospective des expositions.....	228

LITTÉRATURE

Concours de contes drôlatiques : les lauréats.....	79	
Dufresne, Jean	La jeunesse de Berthelot Brunet.....	140
Dupuis, Angèle	Présence de Sylvain Garneau.....	124
Ferron, Jacques	Curiosités littéraires : André Pouliot.....	232
Galli, Philippe	Notes sur Jean-Paul Sartre.....	371
Giguère, Roland	Note sur la Vie Reculée.....	410
Haeflery, Claude	Notes sur "Armes Blanches".....	70
Maillet, Andrée	Curiosités littéraires : Henri Barbotin.....	309
	Lettre sur Amérique Française.....	356
	Curiosités littéraires : Un anonyme de Place Publique.....	358
	De Sylvain Garneau.....	430
Miron, Gaston &		
Pilon, Jean-Guy	Alain Grandbois et les jeunes poètes — une enquête.....	473
Pilon, Jean-Guy	Notes sur trois romans.....	298
Pinsonneault, Jean-Paul	Pour une conception chrétienne, adulte du roman.....	163
Robidoux, Ls-Philippe	Un moraliste contemporain : Jacques Chardonne.....	440

PHILOSOPHIE ET MORALE

Collin, Lucien	Lettre.....	131
	Lettre sur Gabriel Marcel.....	168
	A une jeune fille.....	286
Pinsonneault, Jean-Paul	Prélude à un dialogue.....	293
Robillard, H.-M., o.p.	Jacques Lavigne et l'inquiétude humaine.....	105
	Les deux tentatives de la métaphysique.....	419

REVUE DES LIVRES

Cartier, Georges	Hymnes, Isabelle.....	156
Cerbelaud-Salagnac, G.	Un hivernage à Stadaconé.....	159
Charpentier, Gabriel	Le dit de l'enfant mort.....	204
Choquette, Adrienne	La nuit ne dort pas.....	154
Choquette, Robert	Suite marine.....	157
Desrosiers, Léo-Paul	Les opiniâtres.....	208
Garneau, Saint-Denis	Journal.....	206
Hénault, Gilles	Totems.....	156
Hertel, François	Claudine et les écureuils.....	154
Jury, Wilfrid	Sainte-Marie Among the Hurons.....	77
LaFerrière, Philippe	Philtres et poisons.....	157
Lavoie, Carmen	Saisons de bohème.....	353
LeNormand, Michelle	Autour de la maison.....	158
Les Ecrits du Canada Français.....		349
Les Guides Michelin.....		76
Perrier, Luc	Des jours et des jours.....	205
Roy, Gabrielle	Alexandre Chenevert.....	201
Sarrazin, Jean	Visages de l'homme.....	202
Thériault, Yves	Aaron.....	155
Vaillancourt, Jean	Les Canadiens errants.....	35
Versailles, Germaine-D.	Je suis Marie ou celle qui vient.....	15

Afin de permettre aux archivistes et aux amateurs de compléter leurs collections, nous tenons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III ; des séries complètes des volumes IV et XII.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vols. IX, X et XII : 50¢.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III ; complete series of Vols. IV to XII.

Price per number :

Vols. I to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vols. IX, X and XII : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	1951
Vol. X	1-6	1952
Vol. XI	1-6	1953
Vol. XII	1-6	1954

Andrée Maillet

PROFIL DE L'ORIGINAL

Roman

L'amour étrange d'un aventurier.



LE SERVICE DE CINÉ-PHOTOGRAPHIE
de la province de Québec

*Le centre de distribution de films d'information et
d'enseignement en 16mm. le plus actif et le plus
efficace au Canada*

UN ORGANISME DE
L'Office Provincial de Publicité de Québec